

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
ALEXANDRE PAPADOPOULO..	Un philosophe entre deux défaites 301
E. MINOST.....	Le problème de la population en Égypte. 316
A. PIANKOFF.....	Le « Livre du Jour » et le « Livre de la Nuit » des anciens Égyptiens. 340
CÉLINE AXÉLOS.....	Poèmes 351
FERNAND LEPRETTE.....	En lisant « La Paix du Soir » 353
JEANNE ARCACHE.....	Départs 366
ANDRÉE LAFORGE.....	Désert 379
GRANDJEAN.....	Mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte (suite) 381

ÉGYPTÉ : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES.

Il n'est guère d'histoire ou, pourrait-on dire, d'aventure, plus significative que celle de la philosophie d'Henri Bergson (1).

La vie, ou, plus exactement, la pensée de Bergson s'inscrit entre deux grandes défaites de la France. Entre ces deux dates, l'influence de son œuvre fut telle, son rayonnement si divers, qu'Albert Thibaudet pouvait appeler en 1923 son volume sur Bergson : *Trente ans de vie française : le Bergsonisme*. Au fond, voici presque

(1) Henri-Louis Bergson est né à Paris le 18 octobre 1859. Il fait ses études au Lycée Condorcet et entre en 1878 à l'École Normale Supérieure, d'où il sort en 1881 agrégé de Philosophie. Il est d'abord professeur de Philosophie au Lycée d'Angers (1881), puis à Clermont-Ferrand (1881-88). A partir de 1884, il fait, de plus, deux conférences de philosophie par semaine à la Faculté des Lettres de Clermont. En 1888 il est nommé professeur au collège Rollin et l'année suivante il soutient ses thèses de doctorat *Quid Aristoteles de loco senserit et Les données immédiates de la conscience*. Il est alors nommé professeur au lycée Henri IV (1889 à 1897). Il publie en 1897 *Matière et Mémoire*, à la suite de quoi il devient Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure où il enseigne de 1897 à 1900. Sa renommée est alors définitivement établie et il occupe au Collège de France la chaire de Charles Leveque, puis celle de Gabriel Tarde. Il demeure professeur de philosophie moderne jusqu'en 1921. Entre-temps, il avait publié en 1907 *L'Évolution créatrice*, et était devenu membre de l'Académie Française (1914). Bergson était grand officier de la Légion

cinquante ans qu'on se bat, en France, autour d'une philosophie, la sienne, et il n'est guère d'époque dans l'histoire de la pensée française où l'on trouve plus de vivacité et de passion dans les joutes intellectuelles. Ce ne sont pas seulement les philosophes qui en discutaient. Le Bergsonisme eut tôt fait d'influencer littérature, critique, arts, musique, voire même politique et jusqu'au syndicalisme. Il ne s'agissait plus, dans ces milieux, de l'œuvre et de la philosophie de Bergson, mais, souvent, d'un climat suggéré par ces images imprévues et nacrées, douées d'une sorte de séduction interne, dont sa pensée est parsemée, d'une attitude d'esprit.

Le snobisme s'en est, depuis longtemps, mêlé, et, dans les salons, on a discuté Bergsonisme comme on avait ferrailé de Romantisme, des Anciens et des Modernes, ou de Jansénisme. Il n'est guère d'autre sujet sérieux qui ait, chez les mondains, soulevé tant de tempêtes. Les cours de Bergson au Collège de France, pourtant

d'Honneur et membre du Conseil de l'Ordre, Président de la Commission de Coopération Intellectuelle à la S. D. N. dont il démissionne en 1925, sa santé s'affaiblissant. Pourtant il trouve la force de publier un dernier grand livre : *Les deux sources de la Morale et de la Religion* (1932). Outre ses livres principaux Bergson publia plusieurs petits volumes : *Le Rire* (1900), *l'Énergie spirituelle* (1919), *Durée et Simultanéité* (1922 et 1923), *La Pensée et le Mouvant*. Ses cours au Collège de France n'ont pas encore été tous édités. On a aussi de lui de nombreux articles dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, des conférences, des comptes rendus, des préfaces et une très importante correspondance. A partir de 1933 sa santé chancelante ne lui permet pas d'activité continue ; il vivait très retiré près de Paris. Il eut le malheur de voir recommencer la guerre et d'assister à la seconde défaite de la France. Rappelons, sans qu'il soit nécessaire d'insister, le geste de courage individuel accompli par Bergson quelques jours avant sa mort. Il est mort le 4 janvier 1941 ayant pu voir les succès grecs et britanniques, présage d'une victoire à laquelle il n'a sans doute jamais cessé de croire.

très abstraits, réunissaient un public dont l'intelligence n'était pas toujours au niveau de la ferveur, quand cette ferveur elle-même n'était pas factice. La mode, soigneusement entretenue par l'ardeur de disciples délirants, eut tôt fait d'auréoler Bergson d'un prestige presque surnaturel. Les objets qu'il avait touchés, les lieux où sa présence s'était posée, avaient acquis aux yeux des fidèles une sorte d'attraction magnétique. Un fluide y circulait qui se communiquait à ceux qui avaient la foi : on connaît le cas de ces deux élégantes Américaines, venues à Paris tout exprès pour suivre les cours de l'illustre Maître. Mais, comme c'était l'été, on ne put que leur montrer la salle des conférences, tant de fois imprégnée des émotions nouvelles. Elles se déclarèrent conquises d'avoir touché la chaire du philosophe et, revenues en Amérique, surent donner des conférences sur sa pensée. On comprend l'enthousiasme déchaîné par la présence de Bergson, par son éloquence, si simple et naturelle dans son extrême recherche. Dans quelle mesure la pensée de *Matière et Mémoire*, de ses cours sur l'*Idée de Temps* ou l'*Idée de Cause* était assimilée par les fervents du Bergsonisme est une autre question... que l'on ne peut d'ailleurs résoudre *a priori*. L'interprétation du grand public n'est pas nécessairement fautive. La légende est souvent plus vraie que l'histoire et le public peut, même, avoir raison contre l'auteur. On ne peut nier, en tout cas, que la société joue parfois le rôle de résonnateur, et, en les chantonnant sans cesse, peut nous faire mieux entendre les motifs du compositeur.

Quelle que soit, d'ailleurs, la vérité du, ou plutôt, des Bergsonismes, il n'en demeure pas moins qu'ils sont un phénomène social vaste et varié dont on ne peut contester l'importance dans l'histoire de la III^e République.

Les Bergsonismes constituèrent l'atmosphère où baignèrent presque toutes les réalités françaises depuis 1900, comme le Romantisme, un faux romantisme, l'a été de

1830 à 1840. Dans les deux cas, l'influence se manifesta par une attitude générale devant la vie et la pensée ; or le biais d'où l'on s'habitue à regarder les choses est, peut-être, ce qu'il y a de plus important. Ne fût-ce que pour cette raison, il est intéressant de savoir dans quelle mesure la défaite de 1870 est à l'origine de la philosophie de Bergson et la part qu'ont les Bergsonismes dans la victoire de 1918, la défaite de 1940.

Mais on ne saurait établir en 1870 une coupure arbitraire, y voir un commencement absolu. La guerre de 1870 est au contraire une résultante des puissants courants d'idées qui agitaient l'Europe depuis la Révolution Française. On ne peut pas, on ne doit pas s'asservir à la chronologie, à une mesure artificielle, toute symbolique du temps. Bergson nous l'enseigne. Les instants qu'on découperait nous donneraient, chacun, de la réalité, une image arrêtée, sans nous permettre de reconstituer les mouvements du siècle. Or, il est indispensable de retrouver dans sa totalité, dans ses grandes vagues, la vie du XIX^e siècle. C'est en essayant de nous représenter sa durée, complexe, hétérogène, mobile, continue, c'est en coïncidant avec ses élans, en mesurant leurs écarts et leurs convergences, que l'on aura chance de juger avec quelque vérité la philosophie bergsonienne. Aujourd'hui cela nous est bien plus facile qu'il y a quelques années, car, grâce au *Mein Kampf* et à la guerre que nous vivons, nous savons que le XIX^e siècle, commencé en 1789, n'est pas encore achevé. Grâce à Hitler, nous voyons s'éclairer d'une lumière nouvelle le paysage de cette époque, nous comprenons mieux son unité, sa forte personnalité et, par ses gestes, nous jugeons mieux de son âme. Tout se tient dans cette extraordinaire durée. Aussi ne peut-on négliger aucun ordre de vie. On se contente de rapprocher, d'habitude, le philosophe qu'on étudie des philosophies qui le précèdent, sans s'occuper des autres activités de son époque, comme s'il y avait un espace et un temps purement philosophiques et que les philosophes

tournassent en une sphère sans communication avec les autres. On conçoit combien cette méthode est étroite pour un penseur dont les œuvres ont eu une répercussion sur tous les plans de la conscience sociale ! Et puis, quand on songe au style de Bergson, nourri de classicisme, ouvert pourtant aux innovations verbales les plus osées, à son caractère éminemment artiste, on sent qu'il serait bien illégitime de faire abstraction du mouvement littéraire et artistique de son temps. Celui-ci d'ailleurs exprime en ses langages propres les aspirations profondes dont le philosophe éprouve directement les remous.

Certes, le milieu, le moment, la race, pas plus que les facteurs économiques et l'âme collective n'expliquent le génie. Mais l'impression de l'époque que nous essaierons de recréer expliquera mieux que toute autre étude ce qu'il y a en Bergson d'irréductible aux éléments préexistants et dans quelle mesure il prolonge, dévie ou transforme les grands courants d'idées qui parcourent le siècle. Il sera aisé, alors, d'apprécier l'écart qui sépare Bergson des différents bergsonismes, comme aussi l'influence en retour que les Bergsonismes et leurs critiques ont pu avoir sur la pensée de l'auteur puisque l'œuvre de Bergson ne nous a pas été donnée en une fois, pas même en ses éléments essentiels, mais s'est développée, comme celle de Victor Hugo sur près de cinquante ans. Dans quelle mesure les transformations qu'a subies la pensée bergsonienne étaient-elles conformes à ses principes initiaux ? Sont-elles dues au travail de la durée créatrice propre de Bergson ou bien peut-on discerner dans ses œuvres des apports étrangers ? Autant de questions passionnantes. Bergson, d'ailleurs, s'est toujours défendu de faire un « système », il a toujours voulu rester ouvert aux influences et aux suggestions du réel. Seulement, dans le réel des hommes entrent aussi les autres hommes et l'on peut se demander si, en restant ouvert à ces suggestions, on ne risque pas, en somme, à n'être pas le seul artisan de son œuvre. En tout cas, par ce côté encore, il reste

étroitement lié à l'évolution artistique, littéraire, philosophique et sociale de la III^e République.

Bergson est-il un génie?

C'est la question qu'au lendemain de sa mort, le grand public se pose. Mais, comme Bergson le disait dans une conférence, le *oui* et le *non* ne sont pas des questions philosophiques, mais seulement *dans quelle mesure*. Juger et classer les hommes par ordre de mérite est une manie sociale et peut-être même une exigence de la pensée, qu'il faut bien satisfaire. Les grands génies se reconnaissent à ce qu'ils savent se placer d'emblée dans une région intemporelle. Leur intuition est éminemment positive, affirmative ; ils ne s'occupent qu'incidemment de réfuter les erreurs de leur temps ; ils ne recherchent pas le succès mais savent que la simple affirmation de la vérité fait d'elle-même son chemin. Ils sont, comme dit Bergson, pareils à un tourbillon : « visible à nos yeux par ce qu'il a ramassé sur sa route, il n'en est pas moins vrai que d'autres poussières auraient pu être soulevées et que c'eût été encore le même tourbillon » (1). Les génies inférieurs, au contraire, savent personnifier les élans profonds de leur temps. Leur intuition a surtout un caractère négateur, car ils s'opposent d'abord à la société telle qu'elle s'apparaît et symbolisent ensuite ses aspirations. En eux se cristallise l'avenir immédiat de leurs contemporains. Le grand génie répond bien aux énigmes éternelles ; regardant par-dessus la tête multiple de l'humanité, il sait dire les mots qui ne vieillissent jamais. Ces mots, Bergson les a-t-il prononcés, ou bien a-t-il répondu aux questions d'un moment ou d'un siècle ? Peut-être même ses réponses sont-elles erronées et nocives comme certains le soutiennent...

Certes, nul ne peut avoir l'illusion de juger définitivement d'un philosophe : Aujourd'hui encore on discute

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1911, p. 820-821.

âprement les mérites d'Aristote. Mais chaque génération aime à refaire les classifications, en fonction de ses opinions propres. Et puis « penser, c'est juger », dit Kant. Aussi essaierons-nous de penser Bergson et les Bergsonismes, tels qu'ils apparaissent dans les puissantes perspectives de ce XIX^e siècle où nous sommes encore, non certes, avec la ridicule prétention de clore un débat, mais au contraire pour le continuer et témoigner par là au philosophe défunt que sa vie, sa pensée et son œuvre sont toujours présentes dans la conscience humaine.

IMPRESSIONS DU XIX^e SIÈCLE.

Voici le temps des Assassins.

A. RIMBAUD.

Il y a peut-être, comme dit Focillon (1), une mystique du siècle. Nous avons peine à ne pas concevoir un siècle comme un être vivant, avec une espèce d'enfance, une jeunesse, un âge mûr, puis une décrépitude. Et peut-être à force de manier cette idée l'humanité s'habitue-t-elle à vivre par siècles. En ce cas, le XIX^e de notre ère fait certainement exception. Nous continuons les folies de sa turbulente jeunesse avec toute la conviction de l'âge mûr.

Ce qui le singularise et lui donne cette vitalité, c'est sa naissance, la Révolution Française. Jusqu'alors la réflexion philosophique, possible à une poignée d'individus, était entendue de quelques cercles restreints. A partir de la Révolution, les peuples veulent penser, croient penser au destin de l'homme. Ce siècle est ainsi le premier où, aux yeux de tous, la philosophie devient le centre des problèmes sociaux. En un sens, la con-

(1) Henri FOCILLON, *La vie des formes*, p. 80-81.

science que prennent les peuples de la vocation philosophique de l'homme est un incalculable progrès : le monde occidental atteint enfin l'âge de raison. Mais l'âge de raison est aussi celui des plus grandes folies. Pareils à l'adolescent qui découvre pour la première fois les paysages de la pensée et veut tout comprendre par lui-même, les peuples, dans leur inexpérience de la vérité, de sa complexité, de la lente maturation qu'elle exige, mais décidé à ne plus rien croire sur parole, se sont lancés à la découverte de la philosophie et, comme il arrive toujours, ont cru découvrir toute la vérité, chaque fois qu'ils butaient contre *une* vérité. L'action des masses est tout imprégnée de l'enthousiasme qui accompagne le sentiment de liberté et de beauté du vrai. Avec un rare bon sens, une partie des peuples voulut assimiler les vérités que les hommes avaient depuis longtemps découvertes. Mais la plupart, oubliant que depuis plus de sept mille ans « il y a des hommes et qui pensent », imaginèrent que la vieille philosophie était morte et qu'ils étaient chargés de découvrir les vérités nouvelles. Il arriva qu'ils rencontrèrent les vérités partielles et les erreurs que la philosophie connut dans ses balbutiements. Mais par leur retentissement dans les masses, les vieilles vérités se chargèrent de la vaillance de millions de sincérités neuves. Lorsque le monde de la pensée s'ouvre aux yeux d'un jeune homme, il commence d'habitude par nier que la philosophie ou du moins la « vieille » philosophie existe encore. Il se cabre contre l'absolu, parce qu'il le sent inévitable, et donne aussitôt une valeur absolue à toute vérité qu'il expérimente. Découvre-t-il la force ? La force lui semble l'unique réalité. Est-ce la puissance de l'argent qu'il subit ? Les facteurs économiques expliqueront l'univers entier. Comprend-il l'importance de la société, aussitôt il néglige l'individu et quand il redécouvre l'individu, il veut détruire la société ! Éprouve-t-il sa liberté, voit-il que tous les hommes sont égaux, il déteste aussitôt toute contrainte, mais, quand la vertu

de l'ordre lui apparaît, il recherche aussitôt et impose l'esclavage. Il se rend soudain compte que ces merveilles, l'intelligence les lui découvre, il divinise l'humanité. A peine a-t-il appris que les sciences expliquent les phénomènes les plus complexes par les plus simples, qu'il a déjà conclu, avec une humilité déplacée, que l'intelligence s'explique par le corps et celui-ci par les phénomènes chimiques et physiques. Lui dira-t-on que ce n'est pas encore prouvé? Qu'importe! Il faut savoir patienter.

Et puis, dans son esprit tout cela forme de savoureux mélanges. Il est insensible à la contradiction et dans son désir de tout expliquer, de tout ramener à l'unité, il puise l'audace des plus explosives combinaisons : il divinise l'intelligence, tout en l'expliquant par les forces physiques ou bien défiera la force au nom de la raison ; il croira au devenir et l'arrêtera où bon lui semble ; il fera quelque monstrueuse alliance de terreur et de justice... Mais ce qui, par-dessus tout, le caractérise c'est d'affirmer que tout est relatif et de voir partout l'absolu.

Comment ne pas aimer ce siècle où l'humanité occidentale atteint ses dix-neuf printemps! Il suffit de regarder ses traits d'assez loin pour se rendre compte que l'Europe témoigne des plus belles qualités d'intelligence, de sensibilité, de profondeur morale, et même de bon sens. La sincérité de ses croyances, la fougue avec laquelle elle sait les soutenir, ce désir de tout comprendre, cette curiosité insatiable, l'audace des affirmations et des expériences, le sentiment de ne plus agir qu'au nom de la raison, cette délicatesse morale qui oblige les dirigeants à de longs efforts de propagande pour convaincre les peuples de la justice de leur cause, la profondeur des espérances et des désespoirs, le courage de l'action, la variété des idées, et, par-dessus tout, cette façon de tout poser sur le plan de l'absolu, après l'avoir nié, voilée des qualités qui témoignent de son génie. Non, l'Europe n'est pas vieille : elle recommence beaucoup de choses,

vit sur de très anciennes idées. Mais tout est senti, compris, agi à neuf, les idées retrouvent l'ampleur des peuples. Rien plus que le XIX^e siècle ne peut démontrer la destinée métaphysique des peuples et non plus seulement des individus. Certes, c'est un âge instable et turbulent; mais encore faut-il voir que nos erreurs et nos peines sont la contre-partie de brillantes et solides qualités.

*
* *

Dans l'évolution philosophique des sociétés, la Révolution de 1789 marque leur conscience que seuls la raison et l'amour peuvent définir l'homme. Comme être raisonnable, il est égal à tout autre, libre de tout commandement irrationnel, digne de respect et d'amour. Il est, comme dit Kant, une *fin en soi*. La justice qui se définissait auparavant par des droits sacrés, un pouvoir surnaturel, repose, maintenant sur la Raison universelle permanente et sur la charité. Tels sont les principes que, par le contrat social de 1791, tous les Français se sont engagés à respecter : liberté, égalité, fraternité. Le miracle, ce n'est certes pas cette définition des droits de l'homme : Platon avait montré que l'intelligence est le seul caractère absolu de l'humanité et le christianisme y avait ajouté son message d'amour. C'était maintenant le tour des peuples. L'idéal de la Révolution s'affirmera, au cours du siècle, en France et dans toute l'Europe. C'est lui qui suscitera la Révolution de 1848, celle de 1870 et les transformations de la Grande-Bretagne. Tous ces mouvements sont, remarque Bergson, « la persistance d'une seule et même aspiration, suite naturelle du plus grand effort qui ait jamais été tenté pour ajouter le gouvernement des hommes au niveau de la raison » (1).

(1) Discours de réception de Bergson à l'Académie Française (*Journal officiel* du 26 janvier 1918, p. 962), in J. CHEVALIER, *Bergson*, p. 282.

Pourtant la Révolution de 1789 échoua presque aussitôt, parce que le peuple avait assez de maturité pour comprendre la valeur de la raison, mais n'en avait pas suffisamment pour y adapter sa conduite. Comme Bergson le note encore : « En proclamant l'égalité des droits et l'indépendance de la personne, la Révolution avait érigé en idéal le régime démocratique ; mais elle ne l'avait pas réalisé, car ce n'est pas en un jour, ni même en un siècle, qu'on pouvait substituer ou tout au moins superposer au sentiment et à la tradition, qui avaient toujours été les ciments intérieurs des sociétés humaines, le principe d'unification purement rationnel sans lequel il n'y a pas de démocratie vraie et qui est la communauté d'obéissance, librement consentie, à une supériorité d'intelligence et de vertu. Comment se recruterait, comment se constituerait en classe dirigeante et en conseil de gouvernement cette aristocratie nouvelle, toujours à renouveler, du talent, de la compétence et surtout du caractère ? Tout le problème de la démocratie est là (1). » Et Bergson ajoutait : « nous ne l'avons pas résolu. » En 1789, le peuple se trouva soudain maître de ses actes ; il en devint du même coup responsable : il eut à soumettre ses passions, ses colères, ses habitudes à l'autorité de cette raison en lui, encore si frêle et inexpérimentée. Il devait vivre une jeunesse, mais ne sut pas trouver les *gestes* jeunes, il ne sut pas *jouer* : ses membres étaient ankylosés d'une trop longue servitude utilitaire. Le peuple eut *peur*, peur d'abandonner ses actes habituels, peur d'inventer des formes nouvelles d'expression. Trahi, menacé, attaqué, il fit les seuls gestes qu'il ait vu faire, à part les actes de soumission, des gestes de possession et de force.

Et ce fut la Terreur.

Excuser ou blâmer la Terreur est également vain. Il

(1) *Journal officiel* du 26 janvier 1918, p. 962.

faut la comprendre, en dégager la philosophie. Jusqu'alors, la violence ne s'était jamais exercée qu'au nom d'une certaine conception de la justice, qui se donnait pour absolue. La force apparaissait comme simple moyen d'une fin juste. Elle se confondait à tel point avec le droit, qu'elle pouvait difficilement se concevoir à part, comme une fin en soi. Mais le succès de la Révolution, que signifiait-il, sinon que la justice ancienne n'était pas justice mais oppression, tyrannie, force? Toutefois ce sentiment est demeuré obscur jusqu'à la Terreur. Celle-ci ne se manifesta, certes, qu'au nom du nouvel idéal de raison; mais la violence dépassa si vite les limites des illusions sociales, dans ses applications hâtives et injustes, la force se moquait si bien de la raison qu'elle prétendait servir, qu'elle apparut non comme moyen mais comme fin. L'idée de force se dégagait des justices qu'elle servait et se posa aux yeux du peuple en absolu.

La Révolution avait brisé les formes rigides de la société monarchique. Les sociologues ont assez montré qu'au moins pour le peuple, l'organisation sociale est le symbole de l'ordre universel. Ainsi, ce qui paraissait, pour ainsi dire, éternel apparut comme une étape dans l'évolution des sociétés. Par là, l'idée de la permanence de l'ordre actuel de l'Univers se trouva atteinte. Certes, l'état de choses passé fut aussitôt remplacé par un autre dont les principes s'affirmaient aussi universels et éternels. Mais la terreur fait entrevoir presque aussitôt une autre philosophie. L'ancien régime n'admettait pas la discussion des vérités fondamentales: elles semblaient simples, définitives: le peuple pouvait se faire de la vérité une image unique et absolue. L'action des encyclopédistes, la révolution lui font concevoir d'autres vérités, mais toujours au nom de la raison universelle et pérenne. La Terreur rend possible pour la première fois l'idée que la vérité et la raison elle-même sont *relatives* à l'état social, à la force. Du jour où le peuple fut

témoin des luttes sanguinaires des factions et des chefs, dont chacun soutenait une opinion, il se convainquit aisément qu'il existe beaucoup de vérités, qu'il y en a presque autant que d'hommes. Il n'était pas difficile de constater aussi que seule la force et non un principe d'ordre supérieur, permettait aux uns de faire accepter leurs opinions, et leurs avis passaient pour vérité soi-disant éternelle, jusqu'à la minute précise où leurs adversaires, s'emparant de la force, les envoyaient à l'échafaud. Aucun ordre social n'existait ; la société, divisée contre elle-même, était le symbole du désordre. La Terreur est ainsi la première à donner aux peuples l'idée que la vérité n'est pas éternelle, qu'elle dépend des individus, des factions. Seule la force est le critère de la vérité. Pas plus que la société le monde n'est éternel. Il change d'états sans cesse comme elle. Pas plus que la société le monde n'est organisé, unifié au nom d'un principe suprême : il est désordre, peu de forces livrées au hasard. Tout est un devenir perpétuel, tout est relatif. Il n'y a rien d'absolu, pas même sur le plan humain. Chez les hommes, comme dans l'univers, tout est changement ; l'ordre intérieur et extérieur des sociétés est une évolution incessante, qui ne se fait pas au nom d'une finalité supérieure, qui est désordre, hasard, où la force seule permet d'affirmer, pour un temps, *une* vérité.

Telle est la philosophie de la Terreur. Elle retrouve le *mobilisme* perpétuel d'Héraclite, le πάντα ῥεῖ auquel s'ajoutent les arguments des sophistes : la vérité n'est pas absolue, la raison n'est pas universelle, le droit naturel n'existe pas. Il n'y a que des vraisemblances. Alors pour faire admettre la vraisemblance, tous les moyens sont bons, force ou ruse. L'homme est la mesure de toutes choses, affirme Protagoras ; l'homme, c'est-à-dire l'individu, la faction, la classe, l'État ou la Nation, non pas l'humanité. Et Calliclès en tirera la morale : il ne faut pas *être* juste, mais *paraître* juste. Subir passivement

nos lois arbitraires est bon pour la foule des médiocres et des esclaves. Vienne l'homme supérieur, l'homme fort, il méprisera nos écritures et fera briller de tout son éclat le droit de la nature, qui est la force, la lutte. Il faut aller jusqu'au bout de ses désirs illimités, à condition que l'on soit assez habile pour les réaliser. Si la loi interdit l'injustice, c'est qu'elle est faite par la foule des médiocres, des esclaves, jaloux des forts qui pourraient l'emporter (1). En un sens la Révolution de 1789 menait à cette philosophie, car elle a fait passer la vérité du rang d'absolu divin à celui d'absolu humain. Mais, elle refusait par avance l'évolution ultérieure en affirmant que la Raison est universelle et permanente.

Les grands courants d'idées de notre siècle ont ainsi une double origine : la révolution de la raison, et la révolution de la force, la révolution de la permanence, de l'unité et la révolution du devenir, du hasard, du désordre ; et, paradoxalement, la seconde est la suite fatale sinon naturelle de la première. La lutte de leurs deux idéaux, telle est en grande partie, l'histoire de notre époque ; cette lutte prend aussitôt une ampleur historique, car ce n'est plus une discussion philosophique entre deux individus, mais entre des peuples. La Révolution, en proclamant que les nations sont responsables de leur conduite, a libéré leurs immenses énergies. La philosophie de la Terreur a su utiliser à ses fins ces énergies. On le vit d'ailleurs aussitôt. L'homme ne saurait vivre dans le relatif, il se sent noyé dans les flots mouvants du devenir, livré au hasard des courants ; il a besoin d'absolu, de terre ferme. Seule la force peut alors lui sembler absolue et celui qui saura personnifier la force, lui rendre confiance dans ses destinées, sera indispensable à sa vie. Telle est l'explication de Napoléon. Il sauve la France du relatif, symbolise l'absolu du

(1) PLATON, *Gorgias* (483 a, c, d, e, 484 a).

moment. Mais il n'est pas facile de personnifier la force : il faut sans cesse la faire briller, comme dit Calliclès, aller de conquête en conquête, pour, à la première défaite, tomber.

Et cela nous montre du doigt l'erreur initiale de la philosophie de la force : la force n'est pas un absolu, ni, surtout, un absolu humain. Il est impossible de concevoir la force en elle-même, dans un individu ou dans un peuple, seule avec elle-même : l'idée de force implique nécessairement un *rapport*, entre individus, classes ou nations. Si on la considère, sans faire intervenir l'idée de rapport, comme une sorte d'impulsion qui se continue indéfiniment, comme un effort, une volonté, un élan, on voit l'idée de force se dissoudre d'elle-même : rien ne la justifie plus, elle cède aussitôt le pas à la Raison, car la raison, et la raison seule, est une fin en elle-même.

On pourrait s'étonner que ces faits historiques, après tant d'années fassent encore agir les peuples. C'est qu'ils ont été pensés, qu'on en a tiré la leçon et que les philosophies qui les représentent ont été répandues dans les masses, qui depuis 1789 sont parvenues à l'âge de raison.

Quelles sont les principales doctrines qui tirant les événements de l'espace et du temps les ont fait passer dans la pensée immortelle et les ont, ainsi, perpétués dans la conscience des peuples, c'est ce qu'il faut maintenant examiner.

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

LE PROBLÈME DE LA POPULATION

en Égypte.

Les manifestations d'intérêt en faveur de la question de la population suscitées en novembre 1939 par un discours retentissant de S. E. Aly Chamsy Pacha, et hélas bientôt étouffées sous les préoccupations de guerre et plus encore peut-être de questions cotonnières, peuvent servir du moins de prétexte honorable pour la publication de ces pages dans la *Revue du Caire*. C'est, en effet, en raison de leur aspect humain que les questions économiques méritent d'être débattues ailleurs que dans des revues spécialisées ; et c'est en les envisageant sous cet angle qu'on peut comprendre que la *Science des Richesses* est aussi celle de la souffrance et de l'effort de l'homme.

Il y a toutefois un danger à attacher à cet élément humain une importance telle qu'on y subordonnerait les lois constatées, au prix de patientes recherches, par l'économie rationnelle. A côté des aspirations humaines, il y a des faits économiques. Ce serait une faute, dans les deux cas, de s'occuper des uns sans se soucier des autres. Mais, tandis qu'à la rigueur l'économiste peut faire œuvre utile en limitant son examen aux faits, il ferait œuvre vaine et néfaste s'il prétendait ne s'intéresser qu'aux aspirations sans tenir compte des faits. En cette matière comme en tant d'autres, c'est le plus

grand dérèglement de l'esprit que de voir les choses, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'on voudrait qu'elles fussent.

Sans doute, il est des systèmes qui se flattent de réorganiser le monde économique en faisant table rase de ce qui est : ils ont à leurs bases des idées de lutte de classe, ou de suprématie nationale ; ils ont besoin de la violence pour s'instaurer, se maintenir et se développer ; la preuve n'est pas faite — bien au contraire — qu'ils peuvent échapper à des lois objectives qui s'opposent à leurs idéaux, ni qu'ils sont plus aptes à promouvoir l'humanité, non seulement moralement, mais même matériellement.

Tout cela devait être dit au seuil de cette Chronique pour qu'on ne se méprenne pas sur ses intentions. Le souci de comprendre les aspirations se heurtera souvent peut-être à des constatations de faits peu propices ; mais il vaut mieux dénoncer les difficultés, que de les ignorer, car on ne peut bien combattre que ce que l'on connaît bien.

*
* *

Un problème domine dans l'économie égyptienne : le problème humain, celui de la population. En 1912 : 12 millions d'habitants ; en 1937 : 16 millions. Politiquement, l'Égypte s'enorgueillit de cet accroissement qui lui permet de sortir du rang des petites puissances. Mais socialement, elle commence à s'en préoccuper. Le discours de S. E. Aly Chamsy Pacha, la création d'un ministère des Affaires Sociales, les scrupuleuses études de W. Cleland dans l'*Égypte Contemporaine*, et de Mirrit Boutros Ghali Bey, plus récemment des articles de Taha Hussein Bey, sont les manifestations d'un grave souci qui honore ceux qui le conçoivent.

La population était, en 1912, de 338 habitants par kilomètre carré cultivé ; elle était de 450 en 1937, et cet accroissement paraît devoir continuer. Pour qui

connaît le standard de vie de la masse de la population égyptienne, une telle situation ne laisse pas que d'être alarmante.

Toutefois une question préliminaire se pose. Le souci récent accordé au bien-être de la population est-il dû à la conscience que l'on prend en Égypte de la nécessité morale d'un plus haut standard de vie (considérations politiques et sociales)? Ou est-il né de la constatation d'une régression dans le niveau de vie (considérations économiques)? En d'autres termes, le fellah égyptien vit-il aussi bien ou plus mal qu'il y a vingt-cinq ans? Mirrit Boutros Ghali Bey croit pouvoir apporter la réponse pessimiste et fournit des chiffres d'où il paraît résulter que l'alimentation est encore plus déficiente qu'elle ne l'était autrefois. Il faut cependant — comme l'auteur le reconnaît — se méfier des moyennes, basées d'ailleurs sur des statistiques qui ne sont peut-être pas très satisfaisantes. Et malgré les chiffres apportés, il est peut-être encore permis de se demander si effectivement il y a eu amoindrissement du niveau de vie, ou si la population agricole de l'Égypte n'est pas soumise à une loi qui, en lui assurant toujours un minimum de moyens d'existence, lui interdit de le dépasser sensiblement, même dans les années prospères. Il y a longtemps qu'Avigdor, par exemple, a établi que les cours des céréales et les salaires variaient parallèlement.

Quoi qu'il en soit, il suffit que le standard de vie soit jugé insuffisant — et on s'étonnera qu'on ait attendu si longtemps — pour que le problème social se pose. Il s'agirait donc d'assurer à la population de meilleures conditions de vie.

Trois méthodes se présentent nécessairement à l'esprit : augmenter les richesses produites ; — en assurer une meilleure distribution ; — freiner l'excès d'accroissement de la population. Entre ces trois méthodes, il n'est pas nécessaire de faire un choix *a priori*, car elles sont susceptibles d'une application simultanée. Mais,

tandis que la première obtiendra une adhésion unanime — parce qu'elle flatte tout le monde — et que la deuxième obtiendra des adhésions de pure forme, la troisième sera écartée par beaucoup, de prime abord, pour des raisons politiques, morales ou religieuses.

Voyons maintenant les faits.

*
* *

Pour augmenter le revenu national, les uns pensent surtout à l'agriculture, les autres à l'industrie.

Ceux qui mettent leur confiance dans le développement agricole du pays s'hypnotisent souvent sur la mise en valeur des terres incultes. Périodiquement la presse fait état de deux millions de feddans qui peuvent être conquis à l'agriculture. Les chiffres qui suivent ne doivent en aucune manière faire mésestimer l'effort accompli. Pourtant ils sont décevants. En 1912 : 5.282.626 feddans cultivés ; en 1937 : 5.280.697 feddans ; près de 2.000 feddans en moins.

Essayons de comprendre ce résultat paradoxal. Admettons d'abord qu'il peut y avoir quelques petites erreurs de même sens dans les statistiques de 1912, tirées des registres du Ministère des Finances, et dont l'élimination progressive s'inscrirait à l'actif de 1937 pour quelques milliers de feddans. N'oublions pas non plus les enlèvements par le Nil qui ne sont pas compensés par les atterrissements ; l'extension des villes et villages qui se fait au détriment des terres cultivées ; enfin les terrains expropriés pour la création ou l'élargissement des canaux et des drains (plus de 2.000 fed. en 1937). On voit donc que l'effort fait pour créer de nouvelles terres de culture a tout juste abouti à compenser des pertes inévitables.

Une impression plus satisfaisante se dégage des données statistiques concernant l'extension des cultures. On sait qu'en Égypte, où plusieurs cultures par an sont

possibles sur une même superficie, il faut distinguer entre la superficie cultivée, et la superficie des cultures. Or, tandis que, comme on vient de le voir, la superficie cultivée est restée la même, la superficie des cultures a sensiblement augmenté. Celle-ci était en 1912 de 7.712.412 feddans (145,9 % des terres cultivées); elle était en 1937 de : 8.358.284 feddans (158,2 % des terres cultivées); soit un gain de près de 650.000 feddans de récoltes supplémentaires en un quart de siècle. Ce gain provient de deux causes : 1° la transformation des bassins en zones d'irrigation pérenne ; 2° le passage de l'assolement triennal à l'assolement biennal. Vers 1912, Sir William Willcoks évaluait la superficie des bassins à 1.336.000 feddans ; en 1937, celle-ci n'était plus que de 960.000. Quant à l'assolement biennal, il permet en général d'obtenir au moins six récoltes en trois ans au lieu de quatre ou cinq avec l'assolement triennal.

Ces gains ne vont pas d'ailleurs sans appeler quelques réserves : l'irrigation pérenne risque de faire plus de mal que de bien à la longue, si elle n'est pas corrigée par un excellent système de drainage ; l'assolement biennal, s'il s'applique à des terres moyennes ou médiocres, ne tarde pas à faire fléchir, et même à compromettre définitivement les terres surchargées.

Un autre élément favorable apparaît lorsqu'on étudie les rendements unitaires. Sur une sole de même grandeur, on a cherché à obtenir et on a obtenu une plus grande quantité et une meilleure qualité de produits. Pour le coton tout en essayant d'accroître les rendements on s'est inspiré davantage des besoins de la filature pour la création de nouvelles variétés, dans lesquelles il importe de maintenir réunies les trois qualités dont la coexistence a assuré la primauté du coton égyptien : longueur, finesse, résistance. Sans rien perdre de sa réputation, le coton égyptien a pu fournir en 1939 et en 1940, deux récoltes records.

Le blé est une autre réussite. Si un pays a livré « la bataille du blé » et, sans bruit, l'a brillamment gagnée, c'est bien l'Égypte. Alors que, par rapport à 1912, la superficie emblavée n'a augmenté que de 4,8 %, le rendement unitaire s'est accru de 14,5 % grâce à un rendement de 6 ardebs contre 5,25. Un gain de presque un million et demi d'ardebs a permis non seulement d'éviter l'importation autrefois nécessaire, mais encore d'exporter un surplus. Le maïs, qui est la plus importante des cultures vivrières, donne également lieu à des constatations satisfaisantes : bien que la surface ensemencée ait plutôt diminué, le rendement unitaire s'est élevé au point qu'il a permis à l'Égypte de s'affranchir presque complètement des importations étrangères. Le riz également, maintenant qu'est résolu le problème de l'eau, va pouvoir jouer un plus grand rôle dans l'économie égyptienne.

En résumé, sur une superficie qui ne s'est pas accrue et qu'il est difficile d'accroître, mais qui a été mieux aménagée, le labeur combiné des services techniques, des ingénieurs agronomes et du cultivateur égyptien, a permis un accroissement sensible des rendements. Des progrès sont encore possibles. On pense, ici, notamment, au développement de l'élevage du bétail, à l'amélioration de la production des légumes et des fruits, à la meilleure conservation des grains par la construction de silos, aux aménagements nécessaires pour les produits du lait.

Il doit être bien entendu d'ailleurs que si on parle ici surtout des cultures vivrières et des produits d'animaux, ce n'est pas parce qu'ils auraient le monopole de permettre la subsistance de la population. Les cultures destinées à l'exportation, en donnant à l'Égypte des moyens de paiement sur l'étranger, contribuent sans doute davantage à cette subsistance. Ce qui importe, c'est de tirer du sol tout ce qu'il peut donner, et de ne rien gâcher de ce qu'il produit.

Mais on sent bien qu'il est difficile d'accroître le rendement au rythme où la population augmente, et par ailleurs l'abaissement relatif de la valeur du coton, en diminuant le crédit de la balance commerciale, a réduit la capacité d'achat du producteur et du pays tout entier, rendant ainsi plus difficile l'entretien d'une population qui s'était développée à la faveur de la culture cotonnière, comme, ailleurs, elle s'était développée, au siècle dernier, à la faveur du mouvement industriel.

*
* *

C'est pourquoi d'excellents esprits pensent que l'Égypte ne pourra faire face à l'accroissement de sa population qu'à la condition de s'industrialiser.

Puisque, suivant l'expression d'Avigdor, en Égypte ce n'est pas la terre qui demande des bras, mais des bras qui demandent de la terre, il faut leur trouver un autre emploi, si, comme on vient de le voir, l'extension des terres de culture s'avère trop difficile et trop lente.

D'autre part, en produisant elle-même ce qu'elle devait acheter à l'étranger, l'Égypte fait une économie de devises qu'elle pourra employer à des achats qui pourront concourir à l'amélioration du niveau de vie ; avec un peu de chance même, l'Égypte pourra tirer de son industrie la matière à des exportations qui, s'ajoutant au coton notamment, renforceront sa capacité d'achat à l'étranger.

En fait, des résultats brillants ont été obtenus. Il faut ici rendre hommage à S. E. Ismaïl Sidky Pacha qui sut en 1930 opérer la réforme douanière nécessaire, sans verser dans les excès d'un protectionnisme qui eût été néfaste à un pays largement exportateur du fait de sa récolte cotonnière ; à S. E. Talaat Harb Pacha qui osa courir des risques pour créer des industries purement nationales ; à une légion d'hommes d'affaires entrepreneurs, égyptiens et étrangers, à la Fédération égyptienne

des Industries, dont H. Naus Bey fut l'animateur et le D^r I. G. Lévi reste le moteur agissant à côté du nouveau Président Ismaïl Sidky Pacha qu'on retrouve en fin de ce palmarès indispensable.

Il est clair que l'industrie permet d'entretenir et d'employer un grand nombre d'individus qui, sans elle, devraient vivre sur l'agriculture. Pour tenter de chiffrer ici l'augmentation de la population industrielle, il a fallu avoir spécialement recours au D^r I. G. Lévi. Celui-ci distingue très justement entre les activités industrielles qui existaient avant la réforme douanière de 1930, et l'industrie moderne mécanique née de cette réforme. Le recensement de 1917 avait dénombré 150.000 ouvriers et employés des transports et 490.000 ouvriers et employés des autres industries (égrenage, pressage, sucreries, huilerie, artisanat). On peut estimer que ces chiffres peuvent être aujourd'hui majorés à peu près dans la même proportion que s'est accrue la population depuis 1917 (environ 20 %). Mais, ce qui est plus intéressant ici, c'est une appréciation du nombre des ouvriers et employés qui appartiennent à l'industrie mécanique nouvelle. Sur la base d'une vaste enquête menée par la Fédération des Industries, le D^r Lévi propose, comme étant suffisamment approché, le chiffre de 200.000. Si l'on admet que l'augmentation probable de certaines anciennes industries, comme celle des transports, est due en partie à l'avènement de l'industrie mécanique, on peut se risquer à dire que 250.000 personnes ont trouvé un emploi grâce au commencement d'industrialisation de l'Égypte ; en supposant chaque ouvrier ou employé chef d'une famille de 4 personnes (moyenne élevée car ce chiffre de 250.000 comporte certainement beaucoup d'enfants et d'adolescents) on peut conclure que l'effort industriel des dix dernières années assure l'entretien d'un million d'individus.

Il est beaucoup plus difficile d'estimer dans quelle mesure l'existence d'une industrie égyptienne nouvelle,

concourt à améliorer la puissance d'achat de la population. On pourra se reporter à l'étude faite en décembre 1939 par le Dr Lévi dans l'*Égypte Contemporaine*. Le fait le plus saillant d'une comparaison des statistiques du commerce extérieur en 1928 et en 1938 est une diminution des importations de tous les postes de produits industriels destinés à la consommation, et une augmentation de tous les postes de marchandises destinées à la production : indication favorable à première vue. Mais on peut se demander si la diminution des produits importés ne provient pas en partie de la diminution de capacité d'achat en 1938 par rapport à 1928. Et d'autre part, ce jeu de balance entre les produits finis et les produits bruts indique qu'il y a des limites à l'action de l'industrie sur la population : lorsqu'un pays, en vue de son exportation, est largement tributaire de l'étranger pour ses matières premières et son outillage, le gain tiré de l'industrie est constitué essentiellement par le travail incorporé dans les matières importées pour être travaillées. Et même si l'industrie se propose d'œuvrer une matière première produite par le pays et qu'on avait l'habitude d'exporter, le gain net n'est encore que le travail incorporé dans cette matière. Si bien qu'en forçant sans doute un peu le raisonnement, on pourrait dire que la nouvelle industrie mécanique en Égypte permet bien de faire vivre un million d'individus supplémentaires mais qu'elle ne concourt pas, par voie indirecte, à faciliter l'existence du reste de la population.

En envisageant la question sous un autre aspect, on peut arriver à une conclusion un peu plus nuancée : pour que le consommateur tire un bénéfice direct de l'industrie nationale, il faut que celle-ci lui offre ses produits à meilleur prix qu'il ne pourrait les obtenir en les achetant à l'étranger s'il n'y avait pas de tarifs douaniers protecteurs ; il faut qu'à égalité de prix, le consommateur obtienne plus de produits. Or, si tel est le cas pour un certain nombre d'articles, il semble bien

qu'il n'en soit pas ainsi pour la masse de la production. Dans toute la mesure où l'industrie égyptienne a besoin de protection pour lutter contre la concurrence étrangère, elle ne contribue pas à augmenter la capacité d'achat du consommateur ; elle la restreint plutôt au bénéfice de ceux qui travaillent dans cette industrie.

Ces considérations ne tendent nullement à discréditer l'effort industriel, qui d'ailleurs a bien d'autres finalités que les questions démographiques. Elles appellent plutôt l'attention sur la nécessité de le renforcer et de l'orienter. Du point de vue qui est ici le nôtre, il semble qu'il serait très souhaitable de voir se développer davantage les industries auxquelles l'agriculture pourrait fournir la matière première : conserves de fruits et de légumes, produits du lait, pâtes alimentaires, et, dans le même esprit, l'industrie des conserves de poissons qui trouverait si facilement à s'alimenter dans les deux mers d'Égypte ; de telles industries permettraient une utilisation plus intensive des richesses naturelles du pays. Certes, elles existent déjà, mais leur développement paraît très inférieur à ce qu'il pourrait être : il suffit, pour s'en convaincre d'examiner les rayons d'une épicerie, non seulement de la capitale, mais du plus humble village. Quelles sont donc les raisons pour lesquelles ces produits de l'industrie égyptienne font si piètre figure, malgré leur excellence incontestable ?

En premier lieu, il y a sans doute une question de snobisme et d'habitudes à surmonter. Sidky Pacha a eu tout à fait raison de s'adresser aux femmes d'Égypte pour les engager à ne pas se détourner des produits de l'industrie égyptienne. S'il fut un temps où la production étrangère était supérieure en qualité, ce temps est révolu pour beaucoup de produits.

En second lieu, il y a certainement une question d'organisation commerciale. On ignore les produits égyptiens ; on ne les trouve pas dans les boutiques, même celles qui sont le plus purement égyptiennes.

Peut-être y a-t-il aussi des entraves administratives ; car si les hommes d'État prônent volontiers la nécessité de favoriser l'industrie, les bureaux sont souvent tracassiers. Peut-être y a-t-il aussi des difficultés d'ordre financier ; car on ne prête qu'aux riches et à ceux qui ont fait leurs preuves ; et le petit capitaliste égyptien n'est guère enclin à faire à son compatriote débutant dans l'industrie plus de crédit, plus de confiance que l'Établissement financier qui doit penser à ses déposants.

Tout cela, qui paraît mesquin, a pourtant son importance ; car on se sent dans le domaine du possible, de l'immédiat. D'autres préfèrent tourner leurs regards vers des espoirs plus ambitieux dont la réalisation aurait sans aucun doute de grandes répercussions sur la population : l'industrie métallurgique, l'industrie chimique. Il serait de mauvais ton, d'afficher du scepticisme : « d'autant plus, dit Sidky Pacha, que l'essentiel y est : savoir, la richesse minière, ferreuse et autre, les forces hydrauliques des réservoirs d'Assouan, des drains et des cours d'eau... »

Mais il en est de ces espoirs comme des deux millions de feddans à défricher. On en parle beaucoup ; on les réalisera sans doute, mais, en attendant, la population continue de s'accroître. Il faudrait quelques millions de livres, et qui ne seraient pas pris aux contribuables, ou à des déposants, mais qui seraient bénévolement apportés par des capitalistes et des épargnants ; ceux-ci devraient avoir la certitude que, s'ils courent des risques, du moins on les laissera bénéficier de leurs avances, et de la confiance faite à l'avenir industriel de l'Égypte. C'est peut-être trop attendre des capacités financières du pays et du libéralisme de l'État.

En résumé, en face d'un accroissement de population de quatre millions, nous pouvons mettre en balance :

- 1° non pas une extension, mais un meilleur aménagement des terres grâce auquel l'Égypte a pu se procurer 650.000 feddans de culture supplémentaires ;
- 2° un meilleur rendement agricole ;

3° une population d'un million d'habitants qui vit de l'industrie nouvelle.

Il semble qu'on soit loin de compte. Mais il paraît nécessaire de faire intervenir ici un autre élément avant de conclure à une diminution certaine du niveau de vie. L'Égypte s'est considérablement enrichie de 1915 à 1930. Sur le marché international des capitaux cet enrichissement s'est traduit par des rentrées importantes : l'Égypte dans une très large mesure a rapatrié sa dette publique et privée ; elle l'a fait à des taux très avantageux ; surtout quand elle a su devancer les arrêts de la Cour qui ont valorisé en monnaie égyptienne des titres achetés en francs français ou belges. De ce fait, l'Égypte s'est épargné, dans sa balance des comptes, des sorties importantes qui ont augmenté d'autant ses capacités d'achat à l'étranger ; et d'autre part cet argent qui restait en Égypte, est payé à des résidents en Égypte, et augmente les sommes mises à la disposition de la population. Qu'on ne dise pas que la constitution de ce capital n'a profité qu'à quelques privilégiés : sous forme de gages, salaires, achats, constructions de maisons, les bénéfices acquis ont contribué à l'entretien de la population.

Aussi bien n'avons-nous envisagé jusqu'ici notre problème qu'en fonction des efforts faits et des résultats obtenus sur le plan économique d'une augmentation de la production nationale. Nous allons avoir à examiner si ce n'est pas dans une tout autre voie qu'il faut en rechercher la solution, à savoir dans une meilleure répartition des richesses.

Mais, avant de passer à cette seconde partie de notre chronique, nous avons à soumettre une autre objection très grave à ceux qui comptent sur l'augmentation de la production pour résoudre le problème de la population : est-ce qu'en donnant à celle-ci de nouvelles ressources et de nouveaux emplois on ne va pas tout simplement stimuler encore sa croissance ?

Le problème est mal posé si on néglige cet élément de variabilité. La richesse nationale peut croître sans que, pour autant, la situation des individus soit améliorée ; or, ce dont il s'agit ici, c'est de relever le niveau de vie des individus.

*
* *

On a souvent fait remarquer que les pays pourvus de grandes richesses naturelles encore vierges cherchent tout naturellement dans une extension de l'exploitation le moyen de mieux faire vivre leur population croissante, et ne se soucient pas de la répartition des revenus. Dans les pays qui paraissent avoir atteint le point maximum d'exploitation, la question de répartition prend la première place : qu'on pense à l'Amérique d'une part, à l'Europe d'autre part. L'Égypte, soit qu'elle ait confiance dans son potentiel de forces inexploitées, soit que ses classes dirigeantes aient su discipliner ses aspirations, paraît se rattacher plutôt au premier groupe. Mais on commence à sentir qu'il n'en sera pas toujours ainsi et que tôt ou tard, la question de répartition se posera.

L'Égypte est un pays riche, dit-on généralement, en pensant à la fertilité du sol ; l'Égypte est un pays pauvre, commence-t-on à dire depuis quelque temps, en pensant aux conditions de vie de la majorité de la population. L'Égypte est un pays où la richesse de quelques-uns est faite de la misère de tous les autres, va-t-on jusqu'à dire parfois. De là à penser qu'en répartissant mieux les richesses on résoudrait le problème du standard de vie de la population, il n'y a qu'un pas. Il ne faut pas le franchir trop vite.

Sans se prévaloir d'idées préconçues, il convient de faire un examen des faits et des chiffres, qui paraît plus facile en Égypte qu'ailleurs. Quand, d'une façon générale, on s'attaque à la question de répartition, les boucs émissaires sont généralement les fonctionnaires, les « intermédiaires », les capitalistes et les grands propriétaires

fonciers. Dans tous les pays du monde, ils sont tour à tour accusés de prélever sur le revenu national une trop forte part.

Il n'est pas douteux qu'en Égypte, le fonctionnarisme a fait des progrès considérables. Le traitement des fonctionnaires de l'État, dépasse 13 millions de livres en 1937. On regrette de ne pas pouvoir indiquer le nombre des parties prenantes, mais il paraît évident qu'il atteint des proportions assez élevées. D'un côté, le fonctionnarisme permet de faire vivre un grand nombre d'individus ; mais, d'un autre côté, l'entretien des fonctionnaires est assuré par des prélèvements sur une collectivité insuffisamment pourvue de biens. Toute la question est de savoir si le rendement économique du fonctionnaire compense la charge que celui-ci impose à la Nation. C'est une question évidemment insoluble, et qui, au surplus, a surtout un caractère politique. On peut se borner à dire qu'il est essentiel qu'en Égypte, comme ailleurs, l'État ait des fonctionnaires de qualité et qu'il les paie bien, et qu'il se dispense des services des budgétivores dont le nombre tend à croître d'autant plus que chacun fait moins de travail. En tout cas, et du point de vue qui nous préoccupe ici, toute politique qui tend à multiplier les postes pour répondre à la demande d'emploi et non aux besoins réels, est critiquable.

La question des intermédiaires et des capitalistes, qui existe partout, et qui partout donne lieu à d'après attaques, se double en Égypte d'une question politique. Car telle a été l'évolution organique de l'économie égyptienne que les capitaux ont été fournis par l'étranger, et que le commerce a été exercé surtout par des étrangers : si bien que le problème, qui partout ailleurs est social, est ici également politique et national.

Quel que soit l'aspect sous lequel on veuille le présenter, le fond est cependant le même. Il s'agit de savoir si intermédiaires et capitalistes vivent en parasites sur la population productrice, ou si, au contraire, ils n'ap-

portent pas à cette population des moyens de mieux produire et de mieux vendre, donc de mieux vivre. On ne répond généralement à cette question que d'après ses sentiments secrets ou ses idées doctrinales. Mais on peut en Égypte prendre une vue assez précise des faits. Imaginons par exemple que toute l'organisation des maisons de coton et des exportateurs disparaisse, cette organisation sur laquelle on crie périodiquement : « haro ! », parce qu'elle absorbe les bénéfices de l'agriculteur. Croit-on que celui-ci pourrait profiter des gains que cette organisation réalise ? Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste du commerce cotonnier pour être convaincu, qu'au contraire, l'agriculteur ne trouverait pas à vendre son coton aux prix qu'il obtient avec cette organisation. De même, en matière de crédit, croit-on que la disparition des établissements spécialisés apporterait un soulagement à un pays où la « faim » des capitaux ferait reflourir l'usure ?

A la vérité, ce qui choque l'opinion, en Égypte comme ailleurs, c'est cette anomalie qui, dans l'échelle des valeurs économiques et sociales, place au-dessus du producteur l'intermédiaire et le financier. Il faut faire un effort pour la comprendre. En gros, il se passe ceci : des centaines de milliers d'individus peinent pour produire 7 millions de kantars de coton qu'ils trouveront à vendre pour 30 millions de livres. Un personnel restreint trouvera le moyen de revendre pour 31 millions de livres cette récolte ; la répartition de ce bénéfice de 1 million entre des parties prenantes peu nombreuses assurera à chacune un revenu relativement plus élevé que celui qui reviendra aux producteurs. Ces intermédiaires sont des parasites si leur action empêche le producteur de bénéficier du million supplémentaire ; au contraire, ils sont des artisans de la richesse nationale et méritent leur salaire si c'est grâce à leur action que les producteurs ont pu obtenir ce prix de 30 millions de livres.

Dira-t-on que, pour rendre leur service social, ils devraient se contenter d'une rémunération moindre pour

en faire bénéficier le producteur? Ce serait postuler un autre régime économique qui méconnaîtrait la nécessité de rétribuer à leur valeur des services essentiels mettant en œuvre des compétences spéciales et des capitaux considérables. Ce qui vient d'être exposé à titre d'exemple, pour l'écoulement de la récolte cotonnière, s'appliquerait également au commerce en général et à la distribution du crédit.

Il convient d'ailleurs de remarquer que le problème politique, particulier à l'Égypte, tend depuis quelques années, à être moins aigu, sinon dans l'opinion publique, du moins dans la réalité des faits. Qu'il s'agisse de l'exportation, du grand commerce, ou de la finance, les Égyptiens prennent peu à peu leur place dans des domaines qui étaient l'apanage des étrangers.

Purement égyptienne est la question agraire. En effet, bien que la statistique nous enseigne que 403.656 feddans seraient possédés par des étrangers (7 % de la superficie possédée) et que notamment 27 propriétaires étrangers se répartiraient à eux seuls 185.668 feddans, nous pouvons tenir la propriété étrangère pour presque négligeable; la grande propriété ci-dessus indiquée est celle de Sociétés foncières, d'ailleurs égyptiennes, qui ne détiennent que temporairement les terres, et en général des terres impropres à l'exploitation privée. La petite et la moyenne propriété étrangère appartient à des individus (Grecs, Syriens) qui font partie intégrante de la population. Très rares sont les domaines qui appartiennent à des personnes qui ne vivent pas normalement en Égypte.

Interprétant un tableau publié dans l'*Annuaire statistique*, on s'est depuis quelques années récrié sur la distribution de la propriété. Deux millions trois cent mille individus, dit-on par exemple, se partagent un million neuf cent mille feddans; tandis qu'à l'autre bout de l'échelle, deux mille trois cents gros propriétaires possèdent à eux seuls un million trois cent mille feddans.

Il faut raisonner un peu — comme toujours — sur ces données statistiques. Et tout d'abord, il convient de les compléter en compilant les renseignements plus détaillés qui sont donnés dans les pages suivantes de l'*Annuaire*.

La propriété de plus de 200 feddans se répartit en effet de la façon suivante :

CATÉGORIE.	NOMBRE de PROPRIÉTAIRES.	SUPERFICIE.	MOYENNE.
Feddans.		Kirats.	
de 200 à 400..	1.558	408.493	262
400 à 600..	354	173.188	489
600 à 800..	135	93.800	694
800 à 1000..	83	74.460	897
1000 à 1500..	90	109.973	1.222
1500 à 2000..	42	72.564	1.723
plus de 2000..	62	336.767	5.432

Il était nécessaire de produire ces chiffres, car ce n'est que faute de renseignements plus complets qu'on pouvait dénoncer uniformément comme « grande propriété » celle qui dépassait 200 feddans.

Il faut, d'autre part, comprendre que l'émiettement excessif d'une partie importante de la propriété n'a pas la signification économique qu'on lui attribue parfois. On admet généralement que puisqu'il y a 1.751.000 propriétaires qui ne possèdent à eux tous que 701.857 feddans (pour prendre les chiffres de la dernière statistique), il y a un prolétariat agricole qui doit se contenter pour vivre d'une superficie ridiculement basse de 10 kirats. En réalité, la situation est tout autre. Les propriétaires de ces petites superficies ne sont pas forcément de pauvres fellahs qui vivent misérablement ; mais des citadins, des fonctionnaires, des veuves, qui ont recueilli ces petites parcelles comme part d'héritage, et avec le fétichisme de la terre, les conservent et les louent.

Remarquons aussi que si on voulait faire une masse générale de la propriété foncière et la répartir également entre tous les propriétaires actuels, ce n'est qu'une superficie de 2 f. 35 qui reviendrait à chacun : ce qui signifie que tout propriétaire de plus de 2 f. 35, loin de bénéficier du partage devrait faire un rapport à la masse (encore ce partage laisserait-il de côté tous les ouvriers agricoles qui, actuellement, ne possèdent rien). Ces chiffres montrent à l'évidence, qu'une répartition révolutionnaire des biens fonciers serait loin d'apporter l'aisance au pays.

A moins d'adopter le principe : « la terre à l'agriculteur », ce qui importe ce n'est pas la distribution de la propriété, c'est la répartition du revenu brut entre le propriétaire et l'exploitant. On peut imaginer un pays (et il y en a) où quelques individus posséderaient la terre, et où les fermiers pourraient cependant vivre très largement ; tandis que dans un autre pays où la propriété serait également partagée, l'exploitant n'arriverait que difficilement à vivre. En cette matière aussi, c'est le jeu de l'offre et de la demande qui détermine les prix de location. En Égypte, où la demande abonde, le prix tend à s'élever au maximum possible que puisse payer le locataire, et la marge de bénéfice de l'exploitant se trouve ainsi réduite au minimum. Le moyen et le petit propriétaire profitent de cette situation aussi bien que le grand propriétaire, et le locataire en est la victime quelle que soit la catégorie à laquelle appartienne son bailleur.

Le mode de répartition de la propriété n'est donc pas, à notre sens, une cause de paupérisme. Il en serait plutôt une conséquence en ce sens que l'insuffisance des moyens financiers ne permet pas le remembrement de la propriété qui devrait venir corriger l'émiettement excessif dû au régime successoral.

Nous arriverions à une conclusion analogue si, au lieu d'envisager la répartition de la terre, nous envisagions des modifications dans la répartition des revenus. Pour augmenter seulement d'une demi-piastre par jour, soit,

en forçant, de 2 livres par an, la rémunération de 2 millions et demi de travailleurs agricoles, il faudrait, sur les autres, faire un prélèvement de 5 millions de livres, prélèvement qui ne pourrait évidemment pas être supporté sans changer profondément la structure sociale et économique du pays, et sans entraîner la suppression complète des moyens de vivre de toute une partie de la population qui travaille pour la classe riche ou simplement aisée. Et pourtant une augmentation aussi peu importante du salaire journalier aurait sans doute pour effet un enchérissement corrélatif des produits de première nécessité qui rendrait illusoire l'augmentation du salaire nominale.

Sans le vouloir, et en examinant objectivement certaines données spéciales à l'Égypte, nous aboutissons à une conclusion conforme à celle de la thèse conservatrice — bien confortable à l'égoïsme de ceux qui possèdent — qui consiste à soutenir *a priori*, qu'en pratiquant un nivellement des richesses et des revenus, on n'augmente que fort peu — sinon en aucune manière — le pouvoir d'achat des masses populaires, et qu'on provoque dans l'organisme social un déséquilibre qui peut être finalement préjudiciable à ceux qu'on voudrait protéger.

Il ne sert à rien de faire de la démagogie quand on veut sincèrement le bien du peuple. C'est pourquoi après avoir mis en garde contre l'illusion d'une meilleure répartition entre le capital et le travail, nous devons dénoncer certaines formules conventionnelles par lesquelles, en voulant rendre hommage aux qualités du travailleur égyptien, on se dissimule de graves vérités.

Dans un pays produisant des richesses données, la rémunération du travail n'est pas illimitée. Sans doute la main-d'œuvre est productive de richesses ; mais il est un point optimum au delà duquel elle ne peut rien de plus. Si, par exemple, trois millions de cultivateurs contribuent à la production d'une récolte que deux millions auraient pu tout aussi bien produire, la « valeur » du

travail à rémunérer n'a pas augmenté pour autant. Il arrivera simplement ceci que la valeur de rémunération sera répartie entre trois millions d'individus au lieu de l'être entre deux millions (et cette considération permettrait d'expliquer de soi-disant paradoxes dans le coût de la production égyptienne).

Un cercle vicieux se trouve d'ailleurs amorcé par cette trop grande répartition de la rémunération du travail ; chaque individu recevant moins a un plus faible pouvoir d'achat et consomme moins et en arrive à un état de déficience qui justifie et appelle une main-d'œuvre plus abondante. Il faut rendre hommage au labeur et à la sobriété du fellah et de l'ouvrier égyptiens. Mais cet hommage rendu, on ne peut se dissimuler que le rendement est faible. Que ce soit sur les champs, dans les chantiers, et même dans les maisons pour les travaux domestiques, le nombre doit suppléer à l'intensité sinon à la qualité du travail.

Il en résulte un abaissement de la valeur humaine telle qu'il est bien connu, qu'en Égypte, il est plus économique de faire exécuter par l'homme des travaux qui partout ailleurs seraient faits par des machines. Il est douloureux de penser que cette expression « abaissement de la valeur humaine », employée ici dans le sens économique, pourrait être interprétée justement dans son sens social et moral.

Et c'est pourquoi certains qui éprouvent cette angoisse et font confiance à l'esprit pensent que la meilleure manière d'élever matériellement les hommes est de leur inculquer, par le moyen de l'instruction, une conscience plus élevée et plus exigeante de leurs droits humains. Mais, si respectable que soit cette attitude, elle est dangereuse si les individus ne prennent cette conscience de leurs droits légitimes que pour s'apercevoir en même temps de l'impossibilité matérielle de les satisfaire. Cette impossibilité, nous croyons l'avoir démontrée.

Ainsi qu'il arrive souvent en matière économique — et même tout simplement dans la vie courante — on s'aperçoit après examen que les moyens envisagés pour réaliser la fin qu'on se propose sont inadéquats. On voudrait entretenir décentement une population de 16 millions d'habitants susceptible de s'accroître; et on constate que si, sans doute, quelques améliorations peuvent être obtenues, on reste très loin du but à atteindre. Faut-il s'entêter en déclarant possible ce qui paraît pour le moins extrêmement douteux (attitude démagogique)? Faut-il escamoter la difficulté en faisant confiance à l'imprévisible (attitude conservatrice)? Ou ne faut-il pas réviser les données d'un problème reconnu insoluble, fût-ce au prix d'une renonciation partielle à la fin qu'on s'était proposée? Telle est l'attitude courageuse prise par W. Cleland, notamment dans l'*Égypte Contemporaine* (XXX, 461). Il ne s'agit plus de savoir comment on entretiendra décentement une population de 16 millions d'habitants dans des circonstances données, mais de savoir si cet entretien décent est possible; et dans la négative, de savoir quelle est la population qui, dans ces circonstances données, peut être entretenue à un niveau défini par avance. W. Cleland fixe comme maximum de population pour un standard de vie modeste le chiffre de 2.500.000 familles comportant 12 millions d'individus. Le simple énoncé de la proposition qui implique un recul de quatre millions d'habitants, est déjà de nature à choquer ceux qui pensent que la grandeur d'un pays se mesure au chiffre de sa population.

Et comme, d'autre part, il paraît évident qu'aucune émigration n'est à envisager, la limitation de la population postule la mise en œuvre d'une politique qui se heurte à des objections morales bien connues. W. Cleland nous assure que les autorités religieuses musulmanes ne seraient pas opposées au contrôle des naissances. Mais si la morale religieuse ne fait pas obstacle à ce contrôle,

tout dans l'attitude de l'Égyptien à l'égard de la famille y répugne. W. Cleland analyse lui-même avec finesse tous les mobiles qui poussent le fellah à avoir de nombreux enfants : depuis des raisons de morale élevée, jusqu'à des considérations de bas intérêt, en passant par des motifs d'ordre sexuel. Une révolution dans les mœurs serait nécessaire, à laquelle les pouvoirs publics pourraient collaborer en organisant les loisirs, en veillant particulièrement à l'éducation des filles, en élevant l'âge du mariage, et en empêchant les parents d'exploiter le travail des enfants. Des suggestions très précises sont faites par W. Cleland, et un Gouvernement, convaincu de la nécessité d'enrayer l'accroissement de la population, trouverait un plan parfaitement établi pour y parvenir. Mais s'en trouvera-t-il un pour prendre cette responsabilité ?

Devant un problème si grave, il faut parler franchement. Si, comme nous le croyons, l'extension des cultures et l'industrialisation ne sont que des palliatifs, si une répartition différente des revenus et de la fortune doit entraîner des troubles certains pour un gain douteux ; si, en un mot, l'Égypte n'a pas le privilège de faire vivre au kilomètre carré trois ou quatre fois plus d'habitants que les pays dont on voudrait atteindre le standard de vie, il faut choisir entre l'amélioration du sort d'une population qu'on arrêterait dans sa croissance, et le libre accroissement d'une population qu'il faudrait se résigner à laisser vivre à un niveau d'autant plus bas qu'elle serait plus nombreuse.

Dans ce choix qu'il faudrait faire, l'Égypte se trouve tiraillée plus ou moins consciemment par deux tendances contraires de son génie, qui ont d'ailleurs contribué à créer l'antinomie qu'il faudrait résoudre.

L'Égypte a cédé aux sollicitations de la civilisation occidentale ; en s'adonnant à une culture de consommation mondiale elle a accru ses possibilités d'accroissement de sa population ; en même temps que le coton requérait

une main-d'œuvre nombreuse, il permettrait de l'entretenir. Mais l'élan une fois donné et une fois déclenchée l'accélération qui résulte de l'arrivée à l'âge nubile de générations toujours plus nombreuses, rien n'est venu arrêter cet élan, et pas même la réaction naturelle qui s'est produite en Occident de la part des ouvriers exploités. Au contraire, les conceptions orientales de la vie trouvaient leur compte dans cette possibilité de prolifération ; pour les classes laborieuses, c'était la satisfaction du luxe du pauvre : prendre femmes et faire des enfants, les uns et les autres devant d'ailleurs aider au travail ; pour les classes aisées et riches, c'était la gloire d'avoir une clientèle nombreuse, des ezbehs bien peuplées, l'abondance de la main-d'œuvre devant d'ailleurs favoriser une concurrence propice à des locations fructueuses.

Par surcroît, l'introduction en Égypte d'une bonne administration, l'amélioration des conditions hygiéniques, la lutte contre les maladies et la mortalité infantile diminuaient l'action des forces obscures de la nature qui se chargent de compenser les excès de vitalité des peuples jeunes et de procéder à une sélection naturelle. Les cataclysmes de toutes sortes qui en Extrême-Orient viennent périodiquement rétablir les équilibres, les guerres qui, en Occident, ont mutilé des générations tout entières, sont heureusement épargnés à l'Égypte.

Or, au lieu de prendre une attitude qui tienne compte de ces données qui lui sont propres, l'Égypte cède à la tendance d'imiter l'étranger. En France où la population s'étiolait, en Allemagne où on voulait entreprendre la guerre, en Italie où on désirait compter numériquement, des campagnes ont été faites, des mesures législatives ont été prises, des raisons morales ont été invoquées en faveur de la repopulation : est-ce une raison pour qu'en Égypte la même politique soit suivie, et pour que périodiquement, par exemple, on propose des taxes sur les célibataires, ou des allocations aux familles nom-

breuses, ou qu'on se serve de l'argument démographique pour entreprendre la lutte contre la prostitution? N'y a-t-il pas, au contraire, de sérieuses raisons pour adopter une politique toute différente?

Certes, il ne faut pas se faire trop d'illusions sur les résultats immédiats d'une telle politique. Mais le problème de la population a sa solution dans la population elle-même; il n'a pas sa solution dans une plus grande production, car dans la faible mesure où on produira plus on risque d'augmenter encore la population; il n'a pas sa solution dans une révolution de la répartition, car une répartition égalitaire entre des parties prenantes trop nombreuses n'engendrerait qu'un régime de médiocrité uniforme.

Si l'Égypte est un pays riche où la population est pauvre, c'est que la population y est trop nombreuse. Il n'y a aucune cruauté à le dire. La cruauté consiste à prêcher la repopulation pour augmenter le « matériel humain » qu'on destine ici aux champs de bataille, là au travail forcé.

E. MINOST.

Le « Livre du Jour » et le « Livre de la Nuit » des anciens Égyptiens.

Le *Livre du Jour* et le *Livre de la Nuit*, deux compositions illustrées, sont tracés sur certains monuments royaux du Nouvel Empire, et remontent aux XIII^e-XII^e siècles avant notre ère (1). Les conceptions religieuses et cosmogoniques qui s'y trouvent exprimées, où auxquelles ces livres font allusion, sont les suivantes : avant que le monde ne fut créé, le principe mâle et le principe femelle reposaient ensemble dans le chaos. Le dieu de l'air Chou se glissa alors entre les deux êtres enlacés et soulevant le principe femelle l'arracha à l'étreinte du mâle. Ainsi furent formées le Ciel, divinité féminine, et la Terre, dieu mâle. La déesse du ciel donna naissance au Soleil qui se mit à parcourir pendant le jour la voûte céleste formée par le corps de sa mère. A l'époque du Nouvel Empire, cette voûte apparaît dans les représentations égyptiennes sous la forme d'une femme qui se penche au-dessus du monde des vivants. Elle s'appelle Nout. Le long de son corps coule une rivière céleste sur laquelle navigue, dans sa barque pendant le jour, le dieu Soleil à tête de faucon. Le *Raïs*, ou commandant

(1) CHAMPOLLION, *Notices descriptives*, t. II, p. 630-684. Je prépare une édition critique de ces deux livres.

du bateau, est Horus sous les ordres duquel sont plusieurs divinités personnifiant la Magie, le Savoir et d'autres attributs du dieu Soleil. Une déesse placée à la proue donne l'impulsion à la barque par des gestes magiques, un dieu armé d'une longue perche sonde le fleuve. Le pilote manœuvrant le gouvernail composé de deux rames est le dieu du commandement Hou. Le périple commence au lever du Soleil et la première heure du jour s'appelle : «*Celle qui élève la beauté du dieu Soleil, Râ.*» Le voyage sur le fleuve céleste se poursuit sans encombre jusqu'à midi, qui était pour les Égyptiens la sixième heure du Jour. En ce moment, la barque solaire se trouve entre les bancs de sable sur lesquels est couché le serpent gigantesque, ennemi de Râ, l'Apopis. En voyant l'arrivée du Soleil, celui-ci boit toute l'eau du fleuve et arrête le mouvement de la barque. *Alors les dieux* qui forment l'équipage de la barque *se lèvent pour repousser l'ennemi*, la grande magicienne *Isis prononce des incantations* et le serpent est forcé de rejeter l'eau qu'il avait ingurgitée. La barque peut reprendre son voyage. A la septième heure qui porte le nom *Joie*, les dieux jubilent d'avoir pu traverser l'endroit périlleux entre les bancs de sable. A la neuvième heure du jour, la barque du Soleil arrive devant une haute montagne, «*les champs Iarou*», qui est le paradis égyptien entouré par des murs d'airain. Sur le sommet de cette montagne, se promènent les dieux et les bienheureux, là poussent l'orge et le blé d'une hauteur prodigieuse que moissonnent les esprits. Le texte qui accompagne ces représentations décrit l'arrivée de l'embarcation du Soleil au paradis égyptien dans les termes suivants : *La majesté de ce dieu traverse ce banc de sable dans la direction de l'heure dont le nom est «Maîtresse de la Vie», c'est la neuvième heure du jour et celle de la traversée vers les champs Iarou. Tous ces dieux sortent et vont en grande jubilation à cause de la grandeur du dieu soleil, le ciel est en beauté, la terre est en toute paix.*

A la onzième heure, l'équipage ajuste les cordes pour l'arrivée à l'horizon occidental. Le texte dit : *Navigation en paix dans la onzième heure dont le nom est «Belle de vue» c'est l'heure d'ajuster les cordes vers l'horizon occidental.* Enfin, à la douzième heure, le voyage est terminé et le soleil disparaît derrière l'horizon occidental, pour employer les termes égyptiens : *Naviguer en paix dans la douzième heure dont le nom est «celle qui éclaire les seigneurs, munie de vie».* *Cette heure est de se reposer en vie de la part de ce dieu dans l'occident.*

Au moment du coucher du soleil la barque entre dans l'*horizon occidental*, qui est la bouche de la déesse du Ciel (1). Avalé par celle-ci, le Soleil continue son voyage nocturne dans le ventre de Nout, voyage que la mythologie égyptienne représente comme une gestation précédant la naissance d'un nouveau dieu Râ. La barque a changé d'aspect : le Soleil sous forme de dieu à tête de bélier se tient dans son naos fermé qu'enroule un serpent énorme qui s'appelle *l'enveloppeur*. Cette fois, la barque est traînée par une équipe de dieux car il n'y a plus de fleuve, mais seulement un profond ouadi rempli de sable. Sur la rive gauche de ce ouadi se promènent les dieux et les bienheureux. Sur l'autre rive, se trouve l'enfer égyptien. La barque doit traverser une région dans laquelle s'ouvrent successivement onze portes dont chacune est gardée par des démons et c'est seulement grâce aux incantations magiques que le soleil peut se frayer un passage. Chaque heure de la nuit est l'espace parcouru par la barque solaire entre les portes. La première de ces portes est dénommée : *maîtresse du tremblement, haute de mur, cheftaine, maîtresse de la destruction, qui prédit les paroles, qui repousse le furieux, qui dépouille*

(1) Le voyage du soleil pendant la nuit fait penser à l'expédition d'Alcofrybas dans la bouche de Pantagruel. (Voir RABELAIS, *Pantagruel*, chap. xxxii).

le détrousseur de celui qui vient de loin, maîtresse de la splendeur. La deuxième est non moins terrible, elle s'appelle : *Celle qui fait jaillir la flamme, qui brûle sans laisser de trace, à la flamme pointue, qui tue rapidement sans qu'on puisse se protéger d'elle, près de laquelle personne ne passe sans dommage, celle qui élève vers son maître,* Les autres portes ont des noms non moins suggestifs. L'enfer égyptien est un endroit obscur, éclairé par les faibles rayons du soleil mourant. C'est là qu'on voit les âmes, les esprits, les ombres et toute une série d'habitants, comme « des riverains » gens « du littoral », « gens des marais » et « les paysans » qui sont tous obligés de travailler pour expier les fautes qu'ils ont commises sur terre ou qui, tout simplement, ne sont pas munis de formules magiques pour se libérer du travail dans l'autre monde. Enfin, les méchants « les ennemis de Râ », sont brûlés vifs dans des brasiers ardents. A la sixième heure de la nuit, le dieu Horus châtie dans l'enfer les ennemis de son père. Il leur parle en ces termes : *Vous êtes des rebelles qui avez agi contre mon père Osiris.* Puis, s'adressant aux dieux qui se promènent sur l'autre rive du ouadi, il continue : *Mon père a fait que je frappe vos ennemis en qualité d'Horus l'Aveugle.* A la septième heure, on voit Osiris dans son tribunal assis sur un trône sous le siège duquel se trouve un ennemi ligoté. Enfin, le dieu Soleil arrive devant la onzième porte. *La Majesté de ce dieu vogue et arrive à la onzième porte.* « Celle qui repousse les alliés de Seth » et à la douzième heure « Celle qui voit la beauté de Râ ». *Le dieu qui se trouve dans cette heure comme guide du dieu Soleil est Paouti-Nenty.* La barque est traînée maintenant par des chacals qui portent le nom : *Âmes de l'occident, étoiles au-dessus des terres et des pays étrangers de l'horizon occidental.* Et le texte ajoute : *Ce sont elles qui halent la barque de Râ vers le Ciel.*

Enfin, le dernier texte du *Livre de la Nuit* récapitule en quelques phrases poétiques tout le périple du Soleil : *Sortir de l'enfer, se reposer dans la barque du matin, naviguer*

sur l'Océan céleste, jusqu'à la douzième heure de la nuit — « celle qui voit la beauté de son maître », se transformer en dieu scarabée, s'élever vers l'horizon, entrer dans la bouche, sortir du sein (de la déesse du ciel), surgir dans l'ouverture de la porte de l'horizon à la première heure du jour « celle qui élève la beauté de Râ » pour faire vivre les hommes. Le récit des deux voyages qu'effectue le soleil pendant le jour et pendant la nuit est une création de l'époque thébaine. Quant aux éléments qui composent cet édifice théologique, ils sont tous du domaine du folklore universel et remontent souvent à la préhistoire de l'humanité. Nous ne prendrons que quelques motifs entrevus dans ce bref exposé du *Livre du Jour* et du *Livre de la Nuit*. Nous avons vu que le soleil meurt en entrant dans la bouche de Nout, pourtant cette mort n'est qu'une régénération, un retour à une vie nouvelle. Le même thème se rencontre chez tous les peuples sous des formes quelque peu différentes. En commençant par l'Égypte elle-même, on n'a qu'à se rappeler *Le conte des deux frères* (1) suivant lequel le héros Bata renaît en se laissant tomber sous la forme d'un copeau de bois dans la bouche de son ex-femme qui par ce fait même deviendra sa mère. Des naissances miraculeuses se trouvent très souvent dans les récits de la Chine antique. Suivant une légende, le fameux philosophe Lao-tse fut engendré de la façon suivante : Sa mère vit en songe que l'essence solaire tombait comme une étoile filante dans sa bouche. La mère de l'empereur Yu, fondateur de la royauté chinoise, se vit en rêve avalant une perle précieuse qui était l'essence même de la divinité (2).

Un autre thème que nous rencontrons dans le *Livre du Jour*, c'est-à-dire celui du paradis situé sur une mon-

(1) G. MASPERO, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*, 4^e édition, p. 20.

(2) A. FORKE, *The World Conception of the Chinese*, p. 89 et 101.

tagne que protège un serpent ou un dragon, est aussi très fréquent dans le folklore. Il est intéressant de noter que les Champs Iarou, paradis égyptien, ait subi les mêmes transformations que le paradis terrestre dans les contes populaires du moyen âge. Les Champs Iarou, qui étaient situés quelque part dans le nord du Delta du Nil à l'époque préhistorique, furent relégués petit à petit dans des régions moins accessibles avec l'accroissement des connaissances géographiques. L'emplacement du paradis terrestre chrétien a subi les mêmes transformations. Sur les cartes du moyen âge, le paradis terrestre est souvent situé en Chine ou en Abyssinie. Suivant une lettre prétendue écrite par le Prêtre Jean à un empereur de la dynastie des Comnènes, le paradis se trouvait tout près, à une distance de trois jours à peine, de ses territoires, seulement il oubliait de préciser où se trouvaient ces territoires. Gauthier de Metz, dans un poème intitulé *Image du monde*, composé au XIII^e siècle, le situe quelque part en Asie dans une région inaccessible entourée de flammes et dont la seule porte est gardée par un ange armé. Un manuscrit du British Museum nous informe que : *Le paradis est ni sur terre ni au ciel. Le Saint Livre dit que les eaux du déluge de Noé avaient dépassé de quarante toises la plus haute montagne sur terre et que le paradis est placé quarante toises plus haut que le niveau auquel avaient atteint les eaux du déluge et qu'il est suspendu d'une façon miraculeuse entre le ciel et la terre comme le seigneur de toutes les choses l'avait fait* (1). Dans le livre médiéval rapportant les exploits d'Alexandre le Grand et qui nous est parvenu de tous les pays du monde chrétien, le paradis est quelquefois situé parmi de hautes montagnes, d'autres fois, il est suspendu entre le ciel et la terre (2). Mais voici une légende médiévale où paraît le dragon gardien du

(1) S. BARING-GOULD, *Curious Myths of the Middle Ages*, 1872, p. 250 ff.

(2) E. A. WALLIS BUDGE, *The Alexander Book in Ethiopia*.

paradis. Dans une histoire venant d'Islande et connue sous le nom d'*Eireks Saga Vildforla*, probablement composée au XIV^e siècle le héros principal Eirel veut explorer le fabuleux pays *Qui ne connaît pas la mort* de la mythologie scandinave. Le héros passe au Danemark et de là fait un voyage jusqu'à Constantinople où il a un entretien instructif avec l'empereur de Byzance. Celui-ci annonce que le monde n'est pas soutenu par des piliers, non, c'est la puissance du Seigneur qui le supporte. La distance entre le ciel et la terre est de 1000,045 miles et tout autour de la terre il y a une mer immense qui s'appelle l'Océan. Et que se trouve-t-il au Sud de la terre? demanda Erik, Ô! c'est la fin du monde, et c'est l'Inde. Et où se trouve le Pays où il n'y a pas de Mort? Tu veux probablement parler du paradis? Le paradis est un peu à l'Est de l'Inde. Après avoir obtenu ces informations précieuses, Erik, muni de lettres de recommandation de l'empereur de Byzance, continua son voyage, traversa la Syrie, prit un bateau, probablement à Basra, et arriva aux Indes. Là, il fit un long voyage à cheval et arriva enfin devant une épaisse forêt, tellement épaisse qu'on ne voyait pas les étoiles pendant la nuit. En sortant de la forêt, Erik se trouva devant une rivière qui le séparait d'un pays admirable qui était sans aucun doute le paradis, un pont était jeté sur cette rivière mais il était gardé par un dragon... (1). Il est bizarre de trouver les mêmes conceptions dans un pays qui appartient à une toute autre civilisation, au Japon. Le Fouji-Yama, la sainte montagne, est encore de nos jours le théâtre d'un pèlerinage très connu. Dans plusieurs sites de la montagne se sont passés divers épisodes religieux, c'est ainsi que le dieu Asama-Myojin a fait sa première apparition dans une grotte voisine du village d'Yoshida situé au pied de ce magnifique volcan. Les adeptes de la religion chinoise

(1) S. BARING-GOULD, *Curious Myths of the Middle Ages*, 1872, p. 260 ff.

y ont élevé un temple et ils croient que le sommet est hanté par les dieux et les génies qui viennent s'y divertir. D'après une autre légende, le sommet de la montagne est gardé par un dragon resplendissant et de couleur de cuivre. Cette histoire venant du Japon nous révèle la signification de tous ces mythes. La montagne mystérieuse, habitée par les génies et protégée par un serpent ou par un dragon, est simplement un volcan (1). En effet, si nous revenons aux conceptions égyptiennes, nous verrons que le *Livre des Morts* parle de la montagne *Bahou*, un des soutiens du ciel, qui primitivement était situé à l'Occident. Sur cette montagne se trouvait un énorme serpent dont le nom est *Celui qui est dans sa flamme* (2). Il faudrait pouvoir imaginer la terreur des premiers hommes devant les cataclysmes de la nature pour comprendre comment ces peurs ont pénétré dans le subconscient de l'humanité entière. Les portes du *Livre de la Nuit*, qui sont en même temps des portes célestes et infernales, sont connues par les légendes des autres peuples. La littérature des Babyloniens parle souvent des portes du ciel et tout particulièrement de la Porte de Anu, le dieu suprême. L'histoire de la création du monde mentionne les grandes Portes placées aux deux bouts du ciel par Mardouk (3). Ces Portes se fermaient par des barres de fer et étaient gardées par des hommes-scorpions. C'est par là que le Soleil passait chaque matin et chaque soir. Le monde infernal souterrain avait aussi sept ou quatorze portes devant lesquelles se tenaient des gardiens. Dans le Hadès et le Tartare classiques, il y avait également des portes : celles du Tartare étaient en fer avec des seuils en bronze ; Cerbère gardait l'entrée

(1) COMTE DE MONTRESSUS DE BALLORE, *Ethnographie sismique et volcanique*, Paris 1923, p. 92 ff.

(2) K. SETHE, *Die Sprüche für das Kennen der Seelen der Heiligen Orte*, p. 117 ff.

(3) René LABAT, *Le poème babylonien de la création*, p. 139.

de l'Hadès et une hydre à cinquante gueules, celles du Tartare. Dans la mythologie scandinave, la Valhalla, siège des dieux et paradis des héros, avait cinq cent quarante portes (1). Ces conceptions subsistent jusqu'à l'époque chrétienne. La Jérusalem céleste, décrite par saint Jean, a douze portes gardées par des anges (2). L'enfer des Apocryphes est fermé par des portes et des verrous que le Christ, pareil au dieu Soleil de l'Égypte antique, ouvre pendant sa descente aux enfers. L'Évangile Apocryphe de saint Barthélémy décrit comment la Mort, revenant dans son royaume après le passage du Sauveur, trouva l'enfer désolé et sans aucune âme en lui. Mais il était tout entier rempli de terreur. Ses portes étaient brisées, ses verrous forcés et Il (Jésus) avait comblé les fournaises d'airain allumées. . . . (3).

Enfin, pour terminer cette étude, quelques mots sur le périple du soleil pendant la Nuit. Maspero et, après lui, ses élèves pensaient que le fleuve céleste, qui coule au firmament de l'Est au Sud et du Sud à l'Ouest, le long de notre terre des vivants, continue de couler dans l'autre Monde, dans la Douat, de l'Ouest au Nord et du Nord à l'Est, sur la terre des morts. Cette terre des morts, est, comme l'Égypte, une vallée resserrée entre deux montagnes, coupée au milieu par un ouadi ou par le Nil céleste. C'est une région obscure située au delà des limites du firmament terrestre sur le même plan horizontal que le ciel, et séparée de lui par les montagnes qui resserrent notre terre de tous côtés (4). Pour d'autres Égyptologues, ce périple se faisait sous terre : le soleil à son coucher entrait dans la montagne de l'Occident et traversait la masse de la terre de l'Occident à

(1) HASTINGS, *Encyclopaedia*, voir : "Door".

(2) *Apocalypse*, 21¹².

(3) *Patrologia Orientalis*, II, p. 187.

(4) G. MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. II, p. 163.

l'Orient (1). Nous n'allons pas discuter la justesse de ces interprétations, notons seulement que toutes les deux sont inspirées par les auteurs classiques : la première est une adaptation de la théorie d'Aristote, la deuxième est inspirée par les croyances populaires grecques et le Tartaros des poètes.

Peut-être, suivant certaines conceptions égyptiennes, le soleil traversait pendant la nuit un au-delà mystérieux situé dans les profondeurs de la terre, le pays des Querrets ou cycles, pareils à ceux de l'enfer de Dante. Mais, à côté de ces croyances, le dogme réservé aux rois représentait, comme nous l'avons vu dans le *Livre de la Nuit*, un périple au-dessus du firmament étoilé. Cette croyance étrange au premier abord se rencontre chez d'autres peuples. Les Babyloniens notamment pensaient que le dieu du Soleil Chamach entrait à son coucher à l'Occident dans la masse du ciel.

Un hymne néo-babylonien dit notamment :

Ô! Chamach (dieu du soleil), quand tu entres dans l'intérieur du ciel,

Que le château du ciel resplendissant te salue.

Que tu sois adoré par les portes du ciel,

Que la Justice, ton vizir préféré, te guide (2).

Cette conception s'est conservée même dans les croyances judaïques et se rencontre dans une œuvre Talmudique, la *Baraïta Pesahim*, où on lit le passage suivant :

Les savants d'Israël disent : le soleil se meut pendant le jour sous le firmament et pendant la nuit au-dessus du firmament ; Les savants des gentils disent : le soleil se meut pendant le jour sous le firmament et pendant la nuit sous la terre (3).

(1) K. SETHE, *Altägyptische Vorstellungen vom Lauf der Sonne* (*Sitzungsberichten der Preuss. Akad. der Wiss. Phil. Hist. Klasse*), 1928, XXII.

(2) M. JASTROW, *Religion*, I, p. 429.

(3) *Baraïta Pesahim* (94^b) voir : *Jewish Encyclopaedia*, sous «Astronomy», p. 248.

Nous voyons que des éléments du folklore, aussi anciens que l'humanité, ont servi aux théologiens égyptiens du Nouvel Empire pour former leur image du monde. Ces mêmes éléments ne sont pas seulement du domaine de l'archéologie et de l'histoire de la littérature, ils vivent toujours dans la pensée moderne à peine altérés, car, bien que cette pensée change de forme, les rudiments du subconscient humain restent essentiellement les mêmes que ceux de l'âge de la pierre.

A. PIANKOFF.

POÈMES.

Accomplissement.

*Ô toi que j'appelais, mains jointes, suppliante,
De divine pitié ton amour est venu
Pencher sur mon destin son visage inconnu
Et serrer sur son cœur, mon cœur et sa tourmente.
Le soleil est plus chaud sur la terre plus belle,
Je t'écoute éblouie et reconnais la voix
Qui venait enchanter mes rêves d'autrefois,
Et mon âme fleurit dans sa robe nouvelle.
Dis moi qu'il est enfin des matins d'espérance
Et des midis de foi, des soirs de charité,
Qu'ensemble nous irons aux champs de nos souffrances
Glaner la gerbe d'or d'immortelle beauté.*

L'aveugle.

*Seigneur, tu m'as donné la lumière du Monde
Et je vais les yeux clos, trébuchant dans la nuit.
Tu m'as donné la Terre et tu m'as donné l'Onde
Et les deux poings levés, Seigneur, je t'ai maudit.*

*Tu m'as donné le seuil dont je franchis la porte
Et la fidélité du chien qui me conduit.
Mon cœur reste pesant, mon espérance morte.
Je ne vois pas la fleur et méprise le fruit.*

*Mon front las s'est enfin courbé sous les années.
Du monde le bruit vain me laisse indifférent.
La porte du silence a muré mes pensées,
J'accepte le décret de Celui qui le rend.*

*Et le calme s'est fait dans mon cœur qui s'étonne.
Mon âme délivrée attend l'éternité.
Dans la nuit de mes yeux ton Jour enfin rayonne
Et je marche vers Toi, divine Vérité.*

Céline AXÈLOS.

EN LISANT « LA PAIX DU SOIR ».

Le livre que vient de publier M. Georges Dumani s'offre à nous, non point sous la forme d'un roman, mais comme un récit gidien. La nuance ne me paraît pas négligeable. « Dans ce récit, déclare le personnage principal, écrit pour moi-même, plutôt évocation d'instants enfermant l'essentiel du drame de ma vie, je ne prétends pas à un ordre chronologique exact et je ne fais pas de roman. » On n'est pas plus net.

Il est à remarquer, en effet, que M. Georges Dumani individualise un tout petit nombre de personnages : un Français du Midi, Pierre Masculier ; une jeune émigrée russe dont nous ne saurons que le prénom, Sonia, tourment délicieux et péché charnel du Français ; un aumônier militaire, le Père Favier, qui jouera, auprès de Pierre, le rôle de directeur de conscience. Puis, plus rapidement esquissés, un camarade du front, Jacquart, sa mère, sa fiancée Anne-Marie. C'est tout.

D'autre part, ces personnages ne nous sont pas montrés en action ; ils ne nous feront guère entendre, réellement, le son de leur voix, nous ne connaissons guère leur langage, ni leur démarche et ce n'est point par le type physique qu'ils s'imposeront à notre imagination, à notre mémoire. Ils participent, certes, à de grands événements puisque la tornade où nous sommes tous engagés les happe et les meurtrit ; et, cependant, on n'a pas toujours l'impression qu'ils se meuvent dans un univers qui aurait, en propre, sa densité et sa couleur, son espace et sa

durée. Que ce soit à Villefranche, à Paris, au Caire, dans la bataille, l'auteur se plaît à choisir les éléments du décor pour leur valeur de synthèse pittoresque, pour leur signification psychologique, ou bien on le voit peindre une sorte de halo dans lequel il baigne ses personnages comme pour les imprégner d'une âme éparse.

Tout compte fait, il n'y a qu'un héros dans cet ouvrage, et c'est celui qui nous livre le journal de sa vie intérieure : Pierre Masculier. Les autres, si intéressants à certains points de vue, la France elle-même, ne reçoivent leur éclairage que de lui, ne se justifient que par rapport à lui. Et encore, de ce personnage central, l'auteur décide-t-il de ne nous narrer que l'essentiel du drame de sa vie, c'est-à-dire un débat de conscience, sans cesse oscillant, et qui aura bien peu progressé du début à la fin du volume.

*
* *

Quel est donc ce drame ?

C'est, ramené au centre, celui d'un cœur insatisfait que son insatisfaction fait gémir, celui d'une âme religieuse déchirée par les tendances les plus contraires, qui cherche vainement à les accorder dans ce que l'auteur nomme la paix du soir. Drame qui ne cessera jamais d'être actuel, tant qu'il y aura des hommes.

Parvenu au milieu de son âge, enlisé jusqu'alors dans une existence molle, trouble et, avouons-le, médiocre, Pierre Masculier va connaître, l'une mêlée à l'autre, l'une réagissant sur l'autre, deux très dures épreuves qui, à travers la souffrance et l'amertume, lui révéleront le secret de sa propre énigme : sa passion pour Sonia, qui aboutit à un échec ; la guerre, celle d'aujourd'hui, dont nous osons à peine parler encore, qui le tourne vers le catholicisme de son enfance et le laisse dans l'attente et le désir d'une illumination divine.

Lorsqu'il la rencontre, un soir, dans un bar parisien,

Sonia est une épave ballottée par les remous de la grande ville ; elle ne sait pas très bien d'où elle vient tout en ayant la nostalgie du pays qu'elle n'a pas connu ; déjà, elle est marquée par l'humiliation et la déchéance, mais il émane d'elle un charme, d'autant plus puissant qu'il est étrange, je veux dire étranger, auquel le Français ne résistera pas : « Elle me plut tout de suite avec sa pauvre jupe noire luisante d'usure. Elle paraissait misérable, mais je ne me lassais pas de regarder ce jeune visage aux traits las, visage pâle que la blessure rouge des lèvres et le feu des yeux rêveurs et sauvages rendaient pathétique. Je sus qu'elle était Russe et qu'elle avait vingt-cinq ans. »

Pierre Masculier fait donc la rencontre de Sonia et le voilà dans le fleuve de feu, comme dirait François Mauriac, autre écrivain dont le nom vient à l'esprit. Une aliégresse toute neuve le soulève ; il jouit d'une délicieuse sensation de plénitude. Il appelle cela le bonheur. Hélas ! avons-nous besoin de le dire ? Au cœur même du miracle charnel et de sa brume lumineuse, dès la première minute, il a le pressentiment d'une lente désagrégation. Cet amour qui n'est que sensuel va lui faire sentir cruellement sa solitude morale et lui rendra, du péché, une notion qu'il avait quasi perdue au cours de son existence.

Ici, se place, dans cet ouvrage qui n'est pas un roman, une vraie trouvaille de romancier : le jeune couple, venu en Égypte s'installe dans le milieu cosmopolite du Caire. Je dis que c'est une trouvaille parce que ce milieu va merveilleusement servir à « détecter » le caractère des deux amants et, par son action corrosive, mettre à nu leurs différences essentielles.

Pierre Masculier se rattache à un petit milieu de province française où, lentement mais fortement, s'est élaborée une harmonie entre la terre et les êtres, où chacun, bien assis dans des traditions sociales et religieuses, se sent à sa place et connaît, sans trop l'apprécier, un calme qui n'est autre que le bonheur. « Je suis, dit-il, d'une

terre essentiellement raisonnable, j'appartiens à une patrie de modération et je déteste les errements dans les nuées. » Aussi, sans se laisser entamer, jugera-t-il, avec sévérité ce me semble, la société cairote « ces gens sans attaches terriennes, sans passé commun, unis par le plus redoutable conformisme, respect et amour de l'argent, n'ayant de loi que le plaisir, insoucieux de la force réelle de la famille, avec leur horizon borné par des passions assez mesquines et une absence complète d'inquiétude spirituelle. »

Mais, dans ce milieu de vie facile, Sonia, elle, va révéler chaque jour davantage un être que ne stimulent ni tradition, ni famille, ni patrie. Très vite, elle cède à l'agitation, à la veulerie, au goût de la fatalité. On la voit se corrompre et se défaire. Et, aux yeux de Pierre, elle n'apparaît plus que comme un élément de désordre et de dépravation qui l'éloigne de son chemin, qui le dévoie. Bientôt, elle le trompe, repart pour la France où, d'ailleurs, il la retrouvera et où, durant trois années, elle restera dans sa vie pour le plaisir des sens et pour sa perdition.

Ainsi donc, Pierre Masculier a commis une erreur fondamentale : il a misé sur l'amour physique et il s'aperçoit qu'un tel amour, à lui seul, ne mène à rien qu'au désaccord, qu'il est un échec pour l'amant et, pour le catholique assez tiède, il est vrai, qu'il n'a jamais cessé d'être jusque dans les heures réprouvées, un péché. Il n'aura pas connu « l'amour sage et profond, le seul durable, qui fixe un être près d'un autre, crée l'union, compose le couple, qui naît dans une soudaine révélation, vit dans l'inquiétude et grandit dans l'apaisement, l'amour de toute l'existence avec sa douceur et sa bonne violence, l'amour qu'on n'explique pas, qui explique tout, et forme la trame essentielle sur laquelle court la vie elle-même avec ses reflets mobiles, l'indéfinissable amour qui se survit dans une extase lucide. Si le bonheur du couple peut jamais être atteint, c'est ainsi, pas autre-

ment, par le sérieux et l'affection, l'intensité du plaisir et l'émulation de la fidélité ». D'ailleurs, parlant encore de cet amour parfait, digne des héros de Jacques Char-donne, il ajoute : « Je n'en ai découvert de véritable ou seulement de satisfaisant que chez les époux vieillis, chez les amants apaisés quand le temps a eu raison des tem-pêtes et qu'une sage douceur née de la passion éteinte conduit à la grande paix du soir. »

On comprend déjà mieux à quelle pensée profonde répond le titre de l'ouvrage.

Dès le début du récit, nous avons vu la guerre allonger sa menace comme une ombre ; elle nous a fait respirer son odeur âcre ; elle nous a mis à la lèvre son goût de terre calcinée ; elle est là, partout, et nous assombrit chaque jour un peu plus. S'interrogeant sur l'avenir de son pays, Pierre Masculier ne peut se défendre d'une imprécise angoisse ; il garde néanmoins l'espoir que, comme toujours, la France humaine et imprévoyante saura faire face au dernier quart d'heure.

Bref, la guerre éclate. Et Masculier rejoint le front. Dans le monde des combattants, au contact quotidien de la mort, il prend la mesure de son égoïste passion. La grandeur de l'événement auquel il est mêlé rejette dans l'ombre l'image de Sonia. Son drame personnel se perd dans le grand drame de la France. Tout ce qui n'est pas le devoir du soldat le trouve cabré : « Il y a des mots que j'aimais, dit-il, et que je ne comprends plus, des souvenirs charmants qui m'importunent. La vie, comme elle apparaît brusquement insignifiante, elle et ses passions, devant le terrible dilemme où nous sommes acculés par nos fautes et la trahison de nous-mêmes ! » Sonia l'appelle, de plus en plus tendre, de plus en plus soumise. En vain. Il n'ira même pas en permission. Il ne la reverra jamais plus, peut-être.

Il faut dire que notre personnage a près de lui le Père Favier, un brave homme d'aumônier qui l'aide à se faire une idée plus précise et plus pressante de son

devoir de chrétien. Le Père a longtemps mené l'existence d'un saint parmi des peuplades africaines. C'est une sorte de M^{sr} Jarosseau. Intelligent, il sait parler des problèmes qui préoccupent Masculier, mais âme forte et croyant robuste, il sait bousculer les coupeurs de cheveux en quatre. L'apôtre soldat n'aura point de cesse qu'il n'ait fait rentrer dans le bercail divin la brebis égarée. Y réussira-t-il ?

Hélas ! lorsqu'il rappelle à Masculier que l'histoire des faiblesses de saint Augustin est l'histoire même de sa conversion, celui-ci lui réplique que « le pécheur hésitant n'a pas besoin de démonstration, mais que la grâce l'inonde et que le réchauffe la divine bonté ». Comme il se connaît bien, ce froid suppliant ! « Je manque de simplicité, ma vie intérieure n'a presque pas de communication avec le prochain, aucun échange n'en allège la densité et j'étouffe de tourner en rond autour de moi-même. » Comme cela est vrai ! Il est sec. Même devant la nature, il ne parvient pas toujours à s'émouvoir. « Ce beau printemps ensoleillé et frais, je n'en découvre la grâce que par l'application de mon esprit et le rappel d'autres printemps. »

Et, pourtant « ce que j'ai toujours voulu, dit-il, c'est d'aimer et que mon amour m'apporte une difficile, une passionnante satisfaction ». Il l'a peut-être voulu : il s'en montre bien incapable. Songez qu'aux dernières pages du livre, il parle encore de Dieu comme « d'un émouvant alibi de notre faiblesse », de Dieu, conscience du monde, de Dieu, rêve ou réalité. Rêve ou réalité ! Sa conversion s'attarde sur les sommets arides de l'intelligence. Dieu lui refuse l'élan, la ferveur, la chaleur d'âme. C'est pourquoi il ne peut pas forcer les portes de sa solitude et se libérer de lui-même. « Seigneur, Seigneur, tendez-moi une main secourable. . . . J'attends que Dieu s'annonce à moi et que mon destin prenne la forme de sa volonté... »

Le journal de Pierre Masculier se clôt sur ce cri d'appel et sur cet acte de soumission, grave mais sans joie.

*
* *

Malgré le conseil que j'avais pris soin de me donner à moi-même en commençant ce compte rendu, j'ai cédé à la manie universitaire de courir au personnage, de me fourrer à l'intérieur pour essayer, avec quelle gaucherie ! d'en découvrir les ressorts secrets. Ce faisant, j'ai trahi l'auteur car je n'ai pas encore montré la valeur exceptionnelle de son œuvre, qui saute pourtant aux yeux dès qu'on l'aborde. C'est que, justement, je n'ai rien dit d'un auteur partout présent dans ce livre, qui prête aux personnages son esprit souple et subtil, une sensibilité toute d'intuition et de délicatesse, une rare expérience des êtres, de l'amour, de la chose sociale et politique, de la vie. Sous cet angle, *La paix du soir* devient l'ouvrage le plus excitant qui soit pour l'esprit, le plus étincelant aussi.

Le drame de Pierre Masculier nous intéresse, c'est entendu, — il nous intéresse et nous émeut, — son drame à lui, son déchirement intime à travers celui de la France en guerre, les difficiles étapes de son retour vers Dieu. Mais ce qui nous passionne peut-être davantage encore, c'est de voir comment Masculier réagit devant les grands thèmes dont toute œuvre littéraire est faite et qu'il devait rencontrer au cours de ses aventures intérieures, c'est la profusion des analyses, des réflexions, de simples remarques, toutes de qualité, toutes accrochant le lecteur par la finesse, l'originalité, le pouvoir, toutes exprimées sur le même rythme plein d'allégresse, qui est celui de l'esprit vainqueur. Et le miracle, c'est que Masculier soit M. Georges Dumani et qu'ainsi M. Dumani s'affirme, ce que nous savions déjà, parmi nos moralistes et nos philosophes politiques.

Sonia, par exemple, n'est pas seulement une séduisante incarnation du péché. Elle est aussi un certain type de jeune fille russe. Et Masculier de mettre immédia-

tement en balance les traits qu'il croit propres à la Slave avec ceux du Français qu'il représente ou de la pure Française, Anne-Marie. Elle n'est pas seulement une femme. Elle est la femme. Et Masculier de se poser mille questions sur l'amour, on le pense bien, sur le plaisir, sur la jalousie, sur un délire de l'imagination qui prend la forme de la tendresse, sur le mariage, sur l'intelligence elle-même. « Son intelligence, dit-il, était faite du don de la vision rapide, générale, d'une sorte d'embrassement, de contemplation, et de la facilité glorieuse d'atteindre aux nuées : là encore, elle se révélait autant Russe que femme. » Et de préciser : « Mes préférences vont à l'intelligence typiquement française qui est un mètre précis, une pénétration méthodique, le don de comprendre avant de sentir et de limiter un problème, une idée, pour en extraire l'essence. » On notera la pointe de l'esprit.

En compagnie du Père Favier, que faire au cantonnement, ou même dans la tranchée, pendant la longue période d'attente qui a précédé la ruée allemande ? Que faire à moins que l'on n'y échange des idées, en fumant la pipe ? Masculier ne s'en prive pas et c'est ainsi que, peu à peu, au cours de dialogues et d'entretiens dont nous pouvons faire notre profit, sur les *Confessions* de saint Augustin, sur les différences qui séparent la philosophie de la religion, sur les Jansénistes, sur les raisons que deux soldats ont l'un et l'autre de faire cette guerre, sur la vie internationale en fonction des valeurs morales, sur la vie future, il découvre le sens de sa propre vie. De même, pour lui encore, et pour nous, Jacquart sera l'enviable modèle du croyant que la grâce a touché et Anne-Marie le type de femme française qu'il aurait dû épouser.

Mais l'inlassable curiosité de Masculier, au delà des individus, s'étend à des pays qu'il voit comme des êtres vivants, à la Russie, je l'ai dit, à l'Égypte qu'il ne quittera point sans nous laisser des notations, des réflexions

toutes à examiner de près tant elles sont originales, pertinentes, précieuses, — et à la France enfin.

Pour prendre conscience de sa patrie comme d'une personne à laquelle on ramènerait la plupart de ses soucis, il faut avoir pu s'en éloigner, y rêver sous d'autres cieux. Duhamel dit quelque part que c'est en Russie, précisément, qu'il s'est senti occidental jusqu'aux moelles. Eh bien ! n'oublions pas que Masculier n'est déjà plus un Français comme tous les autres, comme ceux qu'il se plaît à dépeindre. Non content de l'évasion que lui procure son métier de professeur d'histoire, il a choisi, ou le destin a choisi pour lui de lier sa vie à celle d'une étrangère, — Sonia, mythe étranger ! — et, crevant le plafond des habitudes, il est allé au-devant du dépaysement oriental. Nous n'avons donc, en aucune façon, le droit d'être surpris qu'il apporte un soin si constant à démêler, dans la réalité française, les prodromes, puis les effets d'une terrible crise.

Sur ce point, d'ailleurs, Masculier n'est autre que M. Georges Dumani, lequel avec une magnifique audace, se risque à nous parler de la France en guerre, malgré l'absence de recul et d'expérience directe, malgré la disette d'informations, avec le seul pouvoir d'un cœur pieux, d'un esprit lucide et les multiples ressources de son art. Disons tout de suite qu'il s'est tiré d'affaire avec une rare maîtrise, servi par ses dons propres et par ce long entraînement à la psychologie comparée des peuples que l'on acquiert en Égypte.

L'auteur a fait naître son héros dans la France méditerranéenne où la fougue orientale se fait sentir sous la fausse sécheresse du sol. Les tableaux ne manquent pas, ni les notations rapides, riches de prolongements suggérés. Mais, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque, c'est pour nous ouvrir à la fois l'âme du paysage et celle du héros. « Ces derniers jours d'août dorés et paisibles, la beauté pensive du paysage, la lumière flamboyante du jour mourant, et je ne sais quelle douceur peuplée

d'images et de fantômes créent pour l'usage de mon cœur un concert de musique silencieuse, une calme volupté. »

Il le rattache à une petite ville provinciale dont l'essentielle caractéristique est la durée, la permanence. Stable est la beauté apaisante, engourdissante et berceuse du décor, mais stable aussi la maison où chaque chambre garde son histoire, avec ses meubles Louis-Philippe, stables les familles, les cœurs. La sève, la force de la France s'alimentent à ces réserves de stabilité. Aujourd'hui encore, c'est de là que viendra le salut. Mais passons. Je ne puis qu'indiquer avec quel sûr instinct, selon moi, l'auteur a mis ce fait en lumière.

Partant de ce même fait, il trace, avec autant de générosité que de pénétration, un portrait du Français. On voudrait multiplier ici les citations, tellement c'est bien dit. Il faut y renoncer. Le facteur durée rentre en jeu. C'est parce qu'il vise au durable que le Français écarte les fausses parures, que son esprit critique, voire tatillon, ramène l'homme à sa juste mesure, que, dans la société, il préfère une place sans prétention mais non contestée. C'est pour cela encore qu'il « veut raisonner pour comprendre avant d'accepter », qu'il cherche à prendre du réel une notion exacte, précise et qu'il a horreur des nuées, mêmes colorées des feux les plus brillants. C'est enfin pour cela que, sous les petites passions, il pratique une sagesse tenace et humaine malgré les apparences de la dureté.

Le tableau de la France, dans sa vie sociale et politique, va être brossé par rapport à la menace de guerre, à la préparation de la guerre. Quoique touché par un certain scepticisme en politique, l'auteur pense que la liberté est le sel de la civilisation, la dignité de l'homme, mais il sait aussi que la France ne vit pas en vase clos et que toute mesure est nuisible qui désaccorde l'âme collective, atteint l'unité et la force de résistance de la nation. Il serait tenté de s'écrier, avec Taha Bey Hussein, que

les Français étaient trop civilisés, qu'ils ont été les victimes de la civilisation ! C'est pourquoi, Masculier, *alias* M. Georges Dumani, ne sera pas éloigné de rendre le Front Populaire responsable de nos désastres actuels. « Notre seule décadence, dit-il, est celle de notre politique. » Je recommanderai, à tout le moins, le parallèle remarquable qu'il établit entre les dictatures et les démocraties. « Derrière les mots, dit-il, il y a une réalité poignante, l'expression de tendances contraires, s'opposant dans un duel sans merci. »

Les choses se sont-elles passées comme l'auteur le raconte lorsqu'il en arrive aux effets du foudroiement et à l'incompréhensible défaite de la France ? Peu importe, en somme. Il n'ignore pas qu'un jour des livres seront publiés par centaines, et plutôt des réquisitoires. En attendant, le document qu'il nous livre restera comme l'expression de l'angoisse qui nous a étreints de ce côté-ci de la muraille de feu et de silence. Pour ma part, je suis heureux qu'un Masculier ne se résigne pas à la défaite, après s'être battu, ne renie pas des alliés auxquels nous unit toujours une civilisation commune, et nous donne enfin les plus hautes raisons d'espérer.

*
* *

Pierre Masculier déclare : « Si j'avais pu écrire, peut-être aurais-je trouvé le salut dans le travail de l'esprit, la création par le style, mais je ne savais pas écrire, et mon style est trop direct, d'une sécheresse qui m'interdit d'exprimer les nuances. J'ai toujours envié ceux qui pouvaient rendre par des phrases le monde si vaste de la pensée et trouver les couleurs exactes et vives. La fine excitation du style est un remède à bien des maux. »

Quelle coquetterie ! Si Masculier n'est pas écrivain, du moins M. Georges Dumani l'est-il pour notre chance et notre délectation. Cet homme a un sentiment exquis de la langue, laquelle est, comme chacun sait, la matière

première du style. Nul mieux que lui ne sait choisir un mot pour la nuance exacte qu'il représente ni faire un emploi plus habile des ressources de la syntaxe. Peu d'écrivains possèdent, comme lui, le sens de cette beauté grammaticale que recherchaient d'abord nos classiques.

De-ci de-là, quelques fléchissements, mais c'est nonchalance ou impatience de grand seigneur. Le mouvement de son style tient à celui de sa pensée que l'on sent toujours présente et active, qui jaillit en traits rapides et brillants, ou s'insinue avec souplesse dans une phrase plus complexe, ou bâtit, sous nos yeux, un long paragraphe dans un élan plein d'allégresse. « C'est la France, dit-il, innombrable et unique qui ne défie personne, qui ne se soumet à personne, enivrée de liberté, ayant réalisé, sans le savoir, une grandeur qui étonne le monde et dont elle ne tire point vanité, tant, malgré ses malheurs et les vicissitudes de son histoire, elle marche naturellement, avec simplicité, dans sa gloire. »

Sa préférence va au trait qu'il empenne d'épithètes délicates, inattendues, rares, empruntées le plus souvent au vocabulaire moral et abstrait. Il dira : « Les pierres riches ou pauvres conservent l'odeur du temps », ou : « La sensualité serait-elle un mysticisme qui s'égare ? », ou : « Sur le devant d'une échoppe, une rose, une seule, et c'est toute la poésie, l'indispensable superflu. » Il goûte, mais assez peu, l'épithète plastique qui sent trop le moderne. Je citerai cette phrase parce qu'elle est rare dans son livre. C'est une impression de pluie : « . . . Villefranche, à demi-engourdie, s'enfonce dans un liquide gris, sous un ciel pesant. Les arbres pleurent intarisablement comme de pauvres visages ravagés. » Mais le plus souvent, il dira : « La subtile usure de la boisson », « la méchanceté historique de l'Allemagne. » On ne peut tout citer. Une dernière belle phrase, cependant : « Une lune ronde et pâle glace d'argent le paysage nocturne. Les arbres chantent leur chanson d'automne. Le ciel est sans nuage et, sur la mer, les vaisseaux, feux éteints,

se balancent comme d'immenses fantômes. La nuit est tiède et son silence me verse une douceur inconnue. Un espoir nouveau colore mes tristesses et montre la route où un Français peut s'engager sans crainte vers un but de sacrifice et d'honneur. »

*
* *

Je ne voudrais pas finir ce trop long et incomplet compte rendu sans exprimer à l'auteur, en même temps que mon tribut d'admiration, un sentiment de particulière gratitude. Que dans des moments cruels pour des Français, M. Georges Dumani ait choisi de parler de la France avec tant de pieuse et filiale compréhension, qu'il ait tenu à faire de la France la patrie spirituelle de son porte-parole dans le premier grand ouvrage qu'il a enfin consenti à nous donner, marquant de la sorte, avec notre pays, une solidarité qui ne discute pas aux heures d'épreuves, voilà qui les émeut plus qu'ils ne le diront.

Je connais la pudeur de l'écrivain et me garderai d'insister sur ce point. Mais lequel d'entre mes compatriotes, à la lecture de son beau récit, ne reprendra pas courage et confiance ? « Je me refuse à nous juger, dit Masculier, nous et notre histoire, à la lumière d'un accident, et notre défaite n'est pas autre chose. » Tant que ses enfants sauront répondre à la haute idée que le monde se fait d'elle, et tant qu'elle conservera, de par le monde, des amis pour porter, en sa faveur, témoignages aussi nobles et aussi généreux, non, la France ne peut mourir.

Fernand LEPRETTE.

DÉPARTS.

(NOUVELLE.)

— C'est par ici, Madame. L'ouvreuse poussa devant elle la porte capitonnée.

Irène hésita un instant. Ce soir la partie serait perdue ou gagnée. Mais dès l'entrée la salle comble jetait son bruit de multitude et son souffle enfiévré. En un éclair Irène retrouva l'atmosphère ardente des soirs de grands concerts. Alors la joie lui brûla le visage.

— Je vous en prie, Madame ! répéta l'ouvreuse avec une politesse agacée. Derrière elle des gens debout attendaient d'être placés. D'autres arrivaient encore.

Étourdie, les yeux éblouis, Irène se laissa guider vers sa loge. Son cœur battait si fort en montant l'étroit escalier qu'elle n'arrivait pas à reprendre haleine.

— Programme ?

Il lui parut plaisant d'avoir à acheter le résultat de son propre travail : le programme du premier concert de Walter. Choix des œuvres, composition, cliché, typographie, papier glacé, que d'hésitations, que de scrupules avant de donner le bon à tirer ! Elle sourit, chercha sa monnaie et respira mieux dès que l'ouvreuse l'eût laissée seule. Personne ne viendrait plus la déranger. La présence la plus amicale n'aurait pu que troubler ces deux heures de communion longuement attendues. Depuis combien d'années déjà Walter était-il toute sa vie ? Trois ans ? Quatre ans ? Cinq ans ? Elle ne savait plus.

Pour se pencher au-dessus de la salle, elle s'appuya au rebord de velours et ne vit tout d'abord que l'estrade, le piano grand ouvert, montrant sous l'aile noire du couvercle rabattu, la harpe couchée de sa table d'harmonie. Puis, dans un papillonnement d'images, elle parcourut le parterre. Debout, un homme à monocle, scrutait les balcons. Aux premiers rangs, quelques dos nus. Une main étincelante de bagues arrangeait une coiffure haute. Dans une avant-scène, une femme entrait, rejetait sa cape de fourrure en souriant à quelqu'un resté dans l'ombre. Des centaines de regards baissés sur le programme : Walter Hayman, Prix Chopin de Varsovie, prenaient possession de ce nom, d'un portrait net jusqu'à la dureté pour les relier à une courte biographie d'inconnu.

Pourquoi Walter avait-il exigé qu'elle demeurât à l'écart? Comme si sa place n'était pas à ses côtés, dans les coulisses. Son isolement lui parut tout à coup insupportable, inhumain. Elle se sentit glacée et fiévreuse à la fois.

Enfin les lumières s'éteignirent. Les chuchotements se firent plus assourdis. Le dernier murmure se tut. Walter entrait en scène. Dans un grand élan, Irène donna le signal des applaudissements. Walter salua avant de se mettre au piano. Elle ne le reconnut pas tout d'abord tant elle le trouva grandi, autre surtout, et fort d'une assurance un peu effrayante. Plus rien ne subsistait du jeune garçon nerveux, affolé d'angoisse, qui, ce matin encore lui avouait son trac en répétant : « Ce sera un triomphe ou mon dernier concert. » Et à travers ses souvenirs elle le regardait comme après une longue absence.

Les deux mains posées sur le clavier, le pianiste s'immobilisa en une minute de silence. Il attendait. Le visage rejeté en arrière demeurait impassible. Une curiosité attentive gagna l'auditoire. Le grincement d'un strapontin cessa net sous un « chut » indigné. Irène dégrafa son manteau. Elle étouffait. Cette mesure pour rien devenait intolérable. Soudain, Walter attaqua son Prélude

de Bach. Alors, dès les premiers accords, elle sut que ce soir Walter, libéré de ses fantômes, dépasserait sa prodigieuse virtuosité pour atteindre la maîtrise. Ce prélude, que de fois ne l'avait-elle pas entendu ! Walter le jouait toujours pour calmer le trouble qu'éveillait en lui toute présence étrangère.

— Même moi ? lui avait-elle demandé un jour.

— Même toi !

Elle entendait encore sa voix irritée. Il lui en avait voulu, presque, de méconnaître ce malaise qu'il éprouvait devant tout intrus et d'oublier comme les autres que l'émotion ne peut naître que de la souffrance. Cependant, c'était pour ces amateurs, ces femmes du monde vaguement musiciennes, ces couples qui dans l'ombre unissent leurs mains et bercent leurs souvenirs, c'était pour tous ces inconnus, amis d'un soir, que six heures par jour depuis bientôt vingt ans, Walter Hayman travaillait.

Les accords enchaînaient des sonorités d'orgue. Un chant ample, d'une pureté religieuse montait, s'enflait, devenait clameur désespérée, cri d'épouvante dans la nuit, puis la phrase initiale amena doucement une fin à peine murmurée. Un bref instant de silence descella l'impression profonde ; enfin, dans un grand mouvement d'enthousiasme, les acclamations retentirent. Walter salua. Les mains dans l'ombre applaudissaient toujours. La certitude du succès était là, vibrante et chaude, mille fois multipliée, remplissait le vaste auditoire, en chassait la dernière réticence. Délivrée de son angoisse, Irène se sentit le droit de ne pas applaudir. Ce triomphe était le sien. Elle seule en connaissait le prix, et, pour la première fois, une immense fatigue pesa sur elle au souvenir des années passées. Quand elle avait connu Walter, il n'était qu'un pianiste malheureux, acceptant mal le dur piétinement sur place que Paris impose aux débutants trop vulnérables. Des alternatives d'orgueil et de désespoir le laissaient également épuisé, prostré pour de longues heures sur son vieux divan. C'est de ce doute,

de cette rancune, qu'il avait fallu d'abord le débarrasser pour lui refaire prendre goût au travail en le rendant plus exigeant envers lui-même. Sa réussite d'élève prodige l'avait longtemps empêché de mesurer les lacunes de son jeu trop brillant. Seule, Irène avait su l'entraîner doucement hors des eaux mortes où sombrent tant de talents. De toute la force d'une tendresse sans emploi, de toute sa soif de dévouement maternel, elle s'était consacrée à cette tâche. Enfin, sa vie trouvait un but ! Enfin, sa profonde culture musicale prenait un sens ! Elle avait le don de lui rendre confiance, de critiquer sans blesser, de suggérer ici tel changement de ton, et d'indiquer d'un mot léger les défaillances de style : « Ce *doppio movimento*... Ne crois-tu pas ? » Elle fredonnait le passage dans un mouvement juste et Walter soudain éclairé reprenait la mesure, prêtait l'oreille pour s'écouter. Mais que d'efforts pour l'arracher à son vain désir d'éblouir ! Certains jours, il semblait que jamais Walter n'atteindrait à la magistrale simplicité, que jamais il ne parviendrait à dominer son trouble devant un auditoire. Et voici que tout cela à présent devenait le passé, et, seule sur l'autre rive, Irène le voyait gagner le large.

Les sonorités aériennes vibraient avec une limpidité unie. Un crescendo torrentiel fit place à la frémissante pénombre des demi-teintes. Chaque note, chaque accord jetait son accent unique et sous les doigts de l'artiste, la musique devenait incantation.

La foule qui naguère paralysait Walter devenait maintenant le prolongement de son exaltation, l'écho dont il ne pourrait plus se passer. Oui, un très grand pianiste venait de s'imposer, ce soir. Il ne pouvait plus être question de début ni de promesses. Celui qui savait créer ces tons justes, ces cadences au timbre magnifique ne serait plus désormais lui-même qu'en interprétant les maîtres. L'influx d'une force rayonnante passait la rampe, comblait le vide qui tout à l'heure encore séparait du public le musicien inconnu. Chaque mesure accentuait

cette domination et la foule subjuguée, définitivement conquise, jouissait du charme qui la ravissait à elle-même. Irène le devinait à la pureté de plus en plus grande que prenaient les sons. Une paix infinie gagnait l'âme collective, l'orientait vers l'artiste, comme pour lui rendre sa force et un courant magnétique reliait le virtuose à son auditoire.

Penchée au-dessus de la salle, Irène ne retrouvait pas l'instant vécu en rêve. Ce soir de premier triomphe, elle l'avait imaginé jusqu'à l'obsession. C'était cette vision qui avait été son appui. C'était de sa certitude du succès final qu'elle avait puisé la force de dire après chaque heurt, chaque déception : « Oui, mais un jour il me devra sa réussite. » Et les années passaient. Si lentes pour Walter, impatient de vivre, parce qu'il était jeune. Si rapides pour Irène qui ne l'était déjà plus. Et voici que rien ne ressemblait à l'avenir inventé. Elle regardait Walter et ne le reconnaissait pas. Elle voyait ses doigts enfoncer les touches mais pour elle seule les harmonies perdaient leur magie. Elle connaissait trop le mécanisme secret de ce qui devenait ce soir, par un miracle de la foule, un formidable jeu d'adresse, et dans l'ombre, en marge, Irène échappait à l'envoûtement et écoutait les autres applaudir.

Elle consulta le programme. Walter allait jouer maintenant la Chorale.

— Notre Chorale, pensa Irène. C'était pour elle qu'il l'avait inscrite à son répertoire. Alors elle revit dans une grande chambre toujours en désordre, un piano à queue toujours ouvert et sur une table chargée de partitions, le vase qu'elle garnissait parfois d'un haut bouquet de fleurs. Les rideaux étaient tirés. Dans la cheminée un feu crépitait avec de brusques mouvements de flammes qui illuminaient jusqu'au plafond et jetaient sur tous les objets un reflet ardent. Elle écoutait, les mains au creux des genoux. Walter jouait des heures entières et après chaque morceau il implorait du regard son approbation.

Qu'il avait soif d'encouragement ! Aucune louange ne le rassasierait jamais. Parfois, il se levait, allait vers elle pour l'entendre répéter qu'un jour il deviendrait un très grand artiste. Elle lui prenait les mains, les massait doucement entre les siennes. C'était peut-être cela le bonheur, cette commune attente du même triomphe, ce mutuel besoin l'un de l'autre.

Mais pourquoi ce soir la Chorale n'éveillait-elle plus le frémissement d'autrefois ? Malgré elle, Irène épia le passage difficile que tâchait d'enlever chaque fois la même fougue un peu confuse. Mais le jeu clair poursuivit sa course limpide. Walter possédait maintenant l'art de transmettre l'émotion sans en ressentir le trouble. Elle soupira d'aise :

— C'est fini. Il s'entend jouer.

Elle respira mieux. Tout à l'heure elle le verrait et dès le premier regard échangé entr'eux ce sera une nouvelle entente scellée dans la joie. Déjà elle s'imaginait dans la petite pièce réservée aux artistes, et où, dès l'entr'acte, affluerait une cohue d'admirateurs. Elle s'effacerait pour lui laisser la première place, mais ainsi à l'écart, elle verrait mieux l'expression des visages et saurait discerner la moindre réticence. Elle continuerait à voir pour lui, écouter pour lui. C'était cela sa tâche, et peut-être aussi la meilleure manière de faire excuser la différence de leurs âges. Quelle autre femme plus jeune aurait pu comme elle... ? Mais même en pensée elle n'osa pas formuler ce défi. Il y a toujours une autre femme prête à saisir ce que le destin ne vous cède qu'un temps donné. Alors en pensant à son bonheur fragile, sans cesse menacé, la vieille fatigue pesa sur elle. Tout serait éternellement à recommencer. A travers les joies brèves, les échecs, l'attente épuisante, les reprises d'espoir, l'inquiétude formait la continuité des jours, la trame même de la vie.

L'atmosphère de la salle comble et surchauffée devenait étouffante. Appuyée contre la courte cloison de sa

loge, Irène sentit venir par-dessus son épaule un souffle doux, rythmé, parfumé. Elle se retourna. Une femme s'éventait. Soixante minutes d'attention soutenue, voilà tout ce que le public pouvait offrir sans faiblir, et le succès à remporter en un temps aussi court exigeait le sacrifice d'une existence entière. Mais qu'importait la vanité de ce marché de dupe puisque la partie était définitivement gagnée !

A la fin du morceau, du plus haut des galeries, une voix jeune cria :

— Bravo !

Dans le silence encore suspendu, le mot résonna clair et lança le signal des acclamations. Elles fusèrent de tous les rangs pressés. Elles éclataient en vagues, prirent un rythme, devinrent rappel. Walter qui était parti dès le dernier accord, tarda à revenir. Mais la foule réclamait toujours son dû. Elle ne quitterait pas la salle avant de voir l'artiste sourire à son appel. C'était sa façon de manifester sa force. Une minute passa dans le fracas des applaudissements. Irène reconnut à cette lenteur calculée l'avidité orgueilleuse de Walter. Il parut enfin. Les lumières éclairaient en plein son visage étrangement lointain. La réussite venait d'en dégager le trait essentiel qu'Irène après des années de tendresse ignorait encore. Un bouquet lancé du dernier étage vint s'abattre à ses pieds. Il ne daigna pas ramasser l'humble hommage.

Debout dans sa loge, toute tendue vers lui, Irène battait des mains, guettant son regard. Mais pas un instant Walter ne leva les yeux vers elle. Le visage toujours obstinément fermé, il salua une dernière fois et repartit.

Dans un grand brouhaha, l'entr'acte commençait. Les portes s'ouvrirent.

Irène retomba sur sa chaise. Quelques secondes, elle demeura ainsi, inerte, et ses deux mains brûlantes d'avoir tant applaudi, marquèrent de leurs paumes moites le rebord de velours. Les mille aiguilles qui picotaient ses ongles lui rappelèrent que Walter, lui, n'applaudissait

jamais. Comme il soignait ses mains ! Quel drame devenait la moindre égratignure ! Mais la salle brusquement éclairée lui fit cligner les yeux et dissipa ce constant rappel. Après avoir plongé dans la nuit des souvenirs, chacun reprenait souffle, et, revenu de très loin, de cette région un peu trouble qui n'appartient qu'à la solitude des êtres, se recomposait un masque. L'enchantement se dissipait dans un bruit de voix. Déjà, les vendeuses de bonbons reparaissaient et leurs appels s'entrecroisaient aux quatre coins de la salle. L'air froid des couloirs, s'engouffrant par les portes larges ouvertes, balayait les dernières résonances. L'émotion disparue laissait place au désir de respirer une autre atmosphère et le public gagna la sortie.

Machinalement, Irène se leva pour mettre son manteau. Elle nota entre les rangs des fauteuils vides la tache blanche des programmes tombés à terre et piétinés. Dans son impatience énervée, elle n'arrivait pas à rassembler son sac, ses gants, ne retrouvait pas son poudrier.

— Mais il est tout jeune ! dit avec un accent d'étonnement une voix de femme dans une loge voisine.

Irène s'arrêta, clouée sur place. Le miroir fixé près de la porte lui renvoya une image ternie, hagarde, un peu flottante et à travers la brume des larmes prêtes à sourdre ; elle lut dans ce reflet d'elle-même l'aveu d'une indicible angoisse. Elle prit à peine le temps de redessiner ses lèvres. Le rouge accentua encore la pâleur de ses traits de blonde que l'émotion vieillit. Elle ne pouvait plus rien, ni pour elle, ni pour lui, ni pour personne. Ses réserves d'énergie venaient de s'éteindre, tombaient en cendre. Il ne lui restait qu'un désir plus fort que la peur qui la poussait là-bas, vers Walter et vers la réponse d'une certitude finale. Elle sortit. La porte battit derrière elle.

Dans le couloir, un groupe d'hommes en smoking entouraient une jeune femme éclatante qui riait en renversant un peu la tête et ce mouvement de cou faisait scintiller quelque chose de brillant agrafé là, à la nais-

sance de la gorge. Irène saisit toute la scène d'un seul coup d'œil et la vision de cette beauté fraîche aviva encore son anxiété. Alors ce fut la panique où sombrent tous les raisonnements. L'épreuve trop longue l'avait définitivement brisée et la rejetait comme une épave. Tous ces inconnus dont dépendait le triomphe du dernier *bis* ne pouvaient plus que la blesser en la dépouillant de ce qu'elle avait cru être sa part. Elle le devinait confusément avec cette terrible acuité des sens devant le danger. Dans l'escalier encombré d'un public lent qui s'attarde encore pour allumer une cigarette, elle eut de la peine à se frayer un passage rapide. Des robes traînaient sur les marches. On parlait anglais. Elle entendit plusieurs fois répéter le nom de Walter Hayman. Plus loin, elle buta sur un lambeau de phrase :

— Oui ,... tout à fait extraordinaire... Cette sûreté de soi chez un pianiste aussi jeune...

Jeune... Jeune... Le mot l'atteignit en plein cœur. Elle voulut encore crâner, prendre le sourire qui la rendait jolie et d'un mouvement d'épaule ramena sa fourrure qui glissait. Quelle hallucination collective que le succès ! Qu'était donc Walter ce matin encore ? Un inconnu torturé par le trac, un étranger venu à Paris pour tenter sa chance et dont la jeunesse n'intéressait personne. La tête haute, elle traversa le foyer. Autour des tables où s'étaient les programmes des concerts annoncés, des gens se penchaient, tournaient des feuilles, voyaient d'autres portraits, commentaient d'autres artistes.

— Il ne faudra pas manquer l'orchestre de la Philadelphie...

— Au fond, il n'y a que la musique symphonique.

Deux étudiantes parlaient avec décision. Elles aussi étaient merveilleusement fraîches, avec leurs cheveux flottants, bouclés sans artifice. Et si sûres d'elles !

— Il s'est surpassé dans le Prélude, Chorale et Fugue.

— Enfin voici Robert ! dit l'une d'elles à voix plus haute.

Irène vit venir en bousculant un peu à droite et à gauche un jeune homme blond qui souriait. Ils partirent tous les trois, disparurent dans un remous. Un vieux monsieur vint prendre leur place. Et ce serait ainsi pendant tout l'entr'acte un émiettement d'attentions distraites, pareilles aux feuilles mortes que le vent disperse et rassemble au hasard.

Irène gagna vers la droite l'entrée réservée aux artistes. Elle écarta la portière qui retomba derrière elle et tout d'un coup l'odeur âcre et poussiéreuse de la foule cessa et son bruit monotone. Ce fut presque l'apaisement. Avec joie, elle reconnut le long couloir mal éclairé que le matin même elle avait suivi aux côtés de Walter. Il était venu essayer le piano et l'accoustique de la salle et tout fébrile encore, il répétait :

— C'est splendide ! Comme les accords sonnent bien dans cet espace immense ! Voilà ce qui m'a toujours manqué. J'étouffais dans les salons où tu m'as obligé de jouer. Et ce n'est pas tout, tu verras, lorsque ce soir la salle sera pleine, les sons porteront mieux encore. Toi-même tu ne me reconnaîtras pas.

Elle avait ri de cette exaltation succédant brusquement au pire excès de trac. Le couloir sonore multipliait leur gaieté. Leurs pas résonnaient haut, accordés l'un à l'autre. Depuis, rien n'avait changé. Les murs remis à neuf sentaient toujours la peinture fraîche. C'était le même éclairage parcimonieux. Elle se sentit presque en sécurité dans cette pénombre indulgente au visage et se hâta vers la porte du fond. Devant elle s'en revenaient des gens mûrs, importants.

— Le prix Chopin de Varsovie a lieu tous les quatre ans, n'est-ce pas ?

Une grande Américaine se penchait avec déférence vers un petit homme décoré et replet qui portait avec contention un vaste gilet blanc.

Pourquoi ces gens s'en allaient si vite ? Walter avait dû à peine les recevoir. Il était toujours orgueilleusement

timide en présence d'inconnus. Il savait si mal établir le contact, puis, l'épreuve passée, comme il s'en voulait d'avoir été aussi maladroit !

— Il aura toujours besoin de moi, pensa Irène. Cette promesse d'avenir la remplit d'un étrange bonheur. Elle précipita sa marche, elle courait presque, légère, les mains tendues. Déjà elle touchait au but.

— C'est inutile, Madame.

L'appel d'un employé en livrée, nonchalamment adossé près de la porte l'arrêta net.

— Monsieur Hayman a donné l'ordre formel de ne laisser entrer personne.

— Pas pour moi ! jeta Irène d'un ton coupant.

L'homme ne répondit que par un imperceptible haussement d'épaule. La grossièreté la cingla en plein visage. Toute sa fierté longtemps humiliée lui revint en bouffée de colère. Elle voulut d'un regard confondre l'insolent. Mais l'employé, indifférent, les yeux fermés, bâillait à longs traits. Il avait sommeil. Voilà tout.

Irène encore étourdie par le choc, courut à la porte, frappa trois coups et dit à mi-voix :

— Walter, c'est moi !

Toute sa tendresse était dans ces mots si simples et si forts d'attachement.

— C'est moi, répéta-t-elle plus haut et cette fois le visage empourpré.

Elle attendit, frappa encore, répéta.

— C'est moi, c'est moi... ne trouvant rien d'autre à ajouter.

Elle attendait toujours, honteuse, avec un tel désarroi qu'elle dut s'appuyer au chambranle.

Derrière elle des gens venaient. L'employé récita la consigne :

— Monsieur Hayman ne reçoit personne.

— Passez ma carte.

— C'est inutile, Monsieur.

Irène se retourna et reconnut avec saisissement Michel

Tissier, le critique musical, dont tant de fois Walter lui avait parlé avec la rage impuissante des débutants toujours prompts à se croire victimes de la conspiration du silence : « Un article de ce vieux bonze et ma vie serait changée. »

C'était bien le Michel Tissier gras et voûté des caricatures, avec ses trois mentons appuyés sur sa célèbre cravate à pois, et Walter condamnait sa porte. A tout prix il fallait sauver cette faveur prodigieuse.

— Walter Hayman doit être épuisé, dit Irène. Croyez qu'il aurait été ravi... S'il avait pu savoir... Excusez-le, Monsieur.

Elle sourit. Rien ne trahit son trouble, ni sa voix, ni son maintien à présent redressé, superbe. Tissier regarda avec une surprise agréable cette personne élégante qui savait le reconnaître. L'hommage en le flattant calma sa susceptibilité.

— Il a raison, il a raison, répéta-t-il en fixant Irène avec une autorité avantageuse. Durant les entr'actes les visites, même les meilleures, sont pénibles pour les artistes trop jeunes. Walter Hayman sait déjà économiser ses forces. Ce jeune garçon ira loin. Je reviendrai après le concert.

Il salua et partit sans se douter que ses paroles venaient de donner essor à la pire douleur, celle qui rejette un être vers la solitude sans issue, face avec cette question : « Et moi ? » pour laquelle la vie n'a pas de réponse.

Laissée seule, Irène aveuglée de larmes répéta encore son appel :

— Walter, ouvre, c'est moi, Irène !

A travers la porte fermée, elle perçut un bruit de pas, un murmure agacé. Puis de nouveau le silence. Alors tout tourna devant ses yeux.

Personne ne vit Irène pâlir, blessée à mort. Cambrant la taille, le front haut, elle marchait comme celles qui s'en vont en pleine fête. Déjà la sonnerie rappelait le public. Toute la dernière partie était consacrée à Chopin

et ce serait le grand triomphe. Irène hésita une seconde. La foule qui refluaît bouscula une femme immobile qui voudrait douter encore et ne peut plus.

— Je suis curieux d'entendre son interprétation de la sonate...

— Hayman, Walter Hayman... Encore un étranger. Il n'y a plus qu'eux qui réussissent à Paris...

— Quelle vie de chien avant d'atteindre ce degré de virtuosité!

Avec un grand piétinement les gens passaient, puis s'engouffrèrent dans la salle. Irène se retrouva isolée dans le silence du foyer vide. Déjà un groom guettait sa sortie, prêt à faire manœuvrer la porte tournante. Elle surprit ce geste qui la chassait dehors. C'était fini. Il n'y avait plus de place pour elle.

Dans la nuit, elle marchait si courbée et si lasse, que la marchande de violettes la prenant pour une vieille, ne lui tendit pas son dernier bouquet.

Jeanne ARCACHE.

DÉSERT.

Le grand car roule dans le désert. Il ne roule pas, il tangué sur le sol poussiéreux. Il suit une piste à peine tracée comme le navire fidèle au sillon de certains courants. Le désert est vaste comme l'océan, la voiture est seule comme un bateau en mer. Elle ronge les kilomètres tous pareils, elle mange les kilomètres un à un, sans arrêt, car le vent peut surgir, engloutir les traces, ou la pluie soudaine raviner la terre. Une torpeur silencieuse tombe du ciel. Le ciel est gris comme le sable au-dessous, semblable au sable infiniment. Il se rapproche de la terre dans une teinte plombée uniforme, il s'unit à elle étroitement. Le soleil descend tout droit, pâle dans la réverbération fulgurante. Un quart du monde est désert, terre imprenable, domaine mystérieux, champ de solitude. Recèle-t-il les ossements blanchis des caravanes ou des jardins profonds qui pourraient naître au bord d'une source ?

Le car roule sans arrêt pour retrouver des traces de vie. Le sable traître et captivant a des lignes arrondies, insidieuses, vertes et fraîches dans les creux où la dernière pluie a séjourné plus longtemps. A midi, la chaleur vibre à fleur de sol, une oasis surgit si lointaine dans le mirage qu'elle n'existe pas sur la carte sans doute. Un monde imaginaire prend forme tandis que les kilomètres s'enchaînent, se succèdent, s'accélèrent.

Après quelques heures on est vaincu, noyé dans le rythme qui abolit le temps, l'espace, rejeté d'une vie factice, entraîné dans la danse, fasciné par la solitude.

Dans le car, les Arabes ferment les yeux goûtant

l'ivresse hypnotique des derviches tourneurs ; leurs petits enfants tôt mûris jouent sans bruit, sensibles au mystère.

Il y aura halte ce soir, un refuge pour la nuit, un nom de poste qui résonne déjà et martèle les tempes lasses, un relais, un abri, un port où vivent des êtres voués aux voyageurs du désert.

On se retrouvera comme des frères qui se croyaient perdus, il y a une qualité d'humanité spéciale dans la solitude. Ces inconnus seront tout proches dans la détente, le rire, la chaleur et le sommeil.

Dans le car, les voyageurs secouent la torpeur de la sieste, et la lumière de l'après-midi s'incline déjà. La terre se détache de l'air lentement : elle se fait sombre, froide. La lumière, transparente, sans ombres, dans un cri d'or éclate soudain, roule partout comme un fleuve qui submerge le rivage.

Sur le sable d'or un troupeau de gazelles fuient éperdues, rapides, légères, fragiles. Une retardataire touche terre à peine, bondit si haut les quatre pattes assemblées comme des fuseaux. La vision sauvage s'évanouit comme elle est apparue, le sable ne bouge plus.

Le car vogue toujours dans le désert plus semblable encore à la mer. La lumière décroît, l'horizon recule, la terre est vaste sans limites. Le soleil fuit laissant une trace suprême de teintes tendres et noyées puis fulgurantes ainsi qu'un incendie qui court.

Les yeux se ferment et se rouvrent accablés dans un éblouissement étrange, le décor change mais le miracle demeure, vision émouvante telle un message personnel qui s'enfonce dans le cœur à grands coups pesants.

Déchirant message d'espoir avant l'obscurité du monde et le matin pâle qui suivra la nuit et toutes les journées humaines qui viendront ensuite, ferventes ou sombres.

La boussole insensible ne bronche pas ; le car suit sans arrêt sa piste dans le désert et dans la nuit.

Andrée LAFORGE.

JOURNAL DE GRANDJEAN

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE)

(SUITE).

DESCRIPTION DU CAIRE. SA POPULATION. SON ÉTENDUE.
SES PLACES PUBLIQUES. LE KALIDJI ET LA FÊTE QUE L'ON
FAIT À SON OUVERTURE. SES MOSQUÉES. SES BAINS. SON COM-
MERCE. L'INDUSTRIE DE SES HABITANTS ET SES FORTIFICATIONS.

Après avoir parlé de la révolte du Kaire, il est bon cependant de dire un mot sur cette grande ville dans laquelle je devais passer plusieurs années.

Le Grand-Kaire, ainsi nommé par toutes les nations et par tous les auteurs qui en ont parlé, mais que nous nommons tout simplement le Kaire, est situé à un quart de lieue du Nil. Cette ville est fort grande : et, suivant le rapport de plusieurs personnes que j'ai consultées, on y compte 24.000 contrées ; une contrée contient un certain nombre de maisons, plus ou moins, suivant son étendue. C'est ce que nous appelons *lles* dans plusieurs villes de France.

Sa population est immense ; on y compte près d'un million et demi d'habitants ; tant Turcs que Cophtes, Juifs, Grecs, Syriens et quelques Européens, mais les Turcs en forment au moins les 23/24^{es}. Ce nombre peut paraître extraordinaire aux personnes qui ne connaissent pas les Turcs, mais ceux qui en ont une idée le croiront aisément. Il est des maisons qui renferment jusqu'à 30

et 40 personnes de la même famille et dont la plupart n'ont jamais mis le pied dans la rue.

Cette ville n'est cependant aussi grande que Paris. Il s'en faut au moins de la moitié : mais je crois qu'il y a pour le moins autant de maisons, en ce qu'il n'y a point de terrain perdu. Une rue de Paris en formerait au moins quatre du Kaire, et quelques-unes sont tellement étroites que l'on pourrait les traverser en enjambant d'un balcon à l'autre sans risquer de se jeter en bas. Il n'y a aucun jardin dans la ville, ni même de place publique ; il n'en existe que deux fort grandes, mais qui sont aux deux extrémités. La Place Elbekie, qui est celle autour de laquelle se sont établis tous les Français, est la plus grande et la plus régulière. Elle forme une espèce de triangle dont il faut au moins une heure pour en faire le tour en se promenant. Lorsque le Nil est débordé, cette place est couverte d'eau au moins de quatre pieds partout : l'on y fait des promenades en bateau qui sont assez agréables (1). C'était un ton parmi les Français d'y avoir une barque pendant toute la saison ; on faisait prix avec un batelier qui y tenait toujours quatre rameurs à votre disposition, ce qui coûtait environ un *zermaboug* (2) par jour — 6 à 8 francs de France. Lorsque les eaux se sont retirées, l'on y fait passer la charrue et on l'ensemence : pendant que nous y étions, l'on y laissait seulement un chemin un peu large au milieu, mais auparavant on n'en laissait aucun. La Place Berket-el-fil est à l'autre extrémité de la ville ; elle est beaucoup plus petite et ressemble presque à une gaine de couteau ; elle est inondée et cultivée comme l'autre. Les eaux séjournent sur ces places pendant trois mois de l'année : elles y entrent au commencement de

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 247 ; *Description*, XVIII, 2^e partie, p. 117.

(2) Exactement : *zer-mahboub* (*Description de l'Égypte*, XVI, p. 281-282, 311, 412, 421 ; XVII, p. 276 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 73).

fructidor (fin août) et ne se retirent que sur la fin de frimaire (milieu de décembre).

Le Kaire est encore arrosé pendant le débordement du Nil par un canal que l'on nomme Kalidji, qui part du Nil, vient traverser toute la ville dans sa plus grande étendue et va se perdre dans les campagnes des environs. Ce canal a environ quarante pieds de largeur, et, dans la force des eaux, il en a au moins dix de profondeur. Il est couvert pareillement de petites barques. C'est la plus grande jouissance qu'ont les femmes de ce pays, quand elles peuvent faire des promenades sur le Kalidji : et c'est une jouissance qu'on leur procure souvent. Elles sont dans des barques couvertes d'un beau tapis et grillées tout autour, de sorte qu'elles peuvent jouir de la vue sans être vues. Elles y sont toujours accompagnées d'un grand nombre de musiciens et musiciennes qui les divertissent par leur chant et leur musique à laquelle elles prennent beaucoup de plaisir. Ces musiciens ne donnent aucun ombrage parce que ce sont tous des vieillards aveugles, mais en revanche les musiciennes sont jeunes et il s'en trouve quelquefois de très jolies.

Lorsque le Nil est aux deux tiers de sa crue, ce qui arrive communément les premiers jours de fructidor (fin août), on fait l'ouverture du Kalidji. C'est une des plus grandes fêtes du Kaire. Tous les principaux de la ville se transportent à son embouchure avec une affluence de peuple prodigieuse. Les Français, comme maîtres du pays, en ont fait les honneurs pendant les trois années qu'ils y sont restés. Le général en chef, accompagné de tous ses généraux et de la plus grande partie des troupes de la garnison, s'y rendait dès le matin (1). L'on avait

(1) Sur cette fête durant l'occupation française, voir : *Courrier d'Égypte*, n° 1 ; *Description de l'Égypte*, XII, p. 205-207 ; XVIII, 2^e partie, p. 449-450 ; MARTIN, I, p. 228-229 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 479 ; CHARLES-ROUX, *Bonaparte gouverneur d'Égypte*, p. 90 ; RYME, p. 63-64.

soin d'y dresser des pavillons et des tentes où se tenaient les chefs de l'armée et premiers du pays. De chaque côté étaient des corps de musiciens très nombreux ; et vis-à-vis sur l'autre bord, étaient des amphithéâtres pratiqués sur une espèce de montagne de terre rapportée qui se trouve de chaque côté de son embouchure. C'est là et aux environs où se place le peuple. La bigarrure des différents costumes dont sont vêtus les Turcs et surtout leurs turbans de toutes sortes de couleurs offre à une certaine distance un point de vue charmant : plusieurs de nos dessinateurs qui en ont été frappés comme moi en ont levé le plan ; j'espère me le procurer en France. Pendant que l'on coupe la digue, ce qui dure toujours près d'une heure, les musiciens exécutent des airs analogues à la fête et sont de temps en temps interrompus par des décharges d'artillerie et de mousqueterie qui lui donnent un air de majesté. Lorsque l'eau, qui a cinq à six pieds de pente, commence à se précipiter dans le Kalidji, alors le général en chef, et les années auparavant celui qui commandait, jette du lieu où il est placé une quantité de 25 à 30.000 médins dans les eaux. Le médin est une petite monnaie qui vaut près d'un sol de France (1). Tous les Turcs qui ont travaillé à couper la digue se lancent à travers les eaux et cherchent à ramasser le plus qu'ils peuvent de cette monnaie, et malgré les torrents qui se précipitent avec impétuosité, ils y restent tant qu'ils ont de force, mais il arrive souvent qu'épuisés de fatigue et ne pouvant plus résister à la rapidité du courant qui les entraîne, ils périssent misérablement victimes de leur avidité. Il n'est pas d'années qu'il ne s'en noie de cette manière au moins trois ou quatre.

(1) « Le parat ou médin est une très petite pièce d'argent allié de cuivre dont 28 équivalent à 1 franc de notre monnaie » (*Description de l'Égypte*, IX, p. 136 ; XVI, p. 422 ; XVIII, p. 33 ; ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. XVIII ; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. 74 ; RYME, p. 80).

D'un autre côté, le Nil est couvert de petites barques peintes et décorées qui n'attendent que le moment où l'ouverture sera suffisamment élargie pour se lancer les premières dans le Kalidji et traverser la ville. Toutes les fenêtres des maisons qui se trouvent de chaque côté sont garnies de monde qui attendent l'arrivée des eaux, qui est toujours précédée par une troupe d'enfants et de pauvres gens qui courent devant et à qui l'on s'empresse de jeter des médins.

La dernière année que j'ai passée au Kaire, j'avais un appartement qui donnait sur ce canal, ce que je trouvais fort agréable, tant pour la fraîcheur que les eaux y maintenaient que par le mouvement continuel des barques qui allaient et venaient souvent nuit et jour et dans lesquelles, comme je l'ai déjà dit, il se faisait de la musique ; il y en avait quelquefois dont les sons mélodieux ne laissaient pas que de faire plaisir. C'était de la musique turque ou française, car la musique arabe qui est la plus connue au Kaire est pitoyable et déchire les oreilles. La cérémonie se terminait par un grand repas que donnait le général en chef à tous les principaux de l'armée et à tous les plus marquants du pays.

Telle est la fête qui se pratique tous les ans à l'ouverture du Kalidji et qui répand la plus grande allégresse dans toute la ville.

Les maisons du Kaire n'offrent à l'extérieur qu'un aspect désagréable sans la moindre symétrie dans la construction. On y voit souvent une grande fenêtre à côté d'une petite. Plusieurs *beddheungys* à côté les uns des autres, dont l'un sera plus élevé et l'autre d'une forme différente : quelquefois des façades entières de grandes maisons dans lesquelles il ne se trouve qu'une ou deux fenêtres, mais en dédommagement, l'intérieur de plusieurs est magnifique. Surtout celles des Beys, Kiachefs et principaux Turcs. Tous les appartements en sont grands, vastes et les plafonds élevés. Ils ont presque tous une fenêtre au Nord afin d'y attirer la fraîcheur. On y

trouve ordinairement dans le bas une grande salle pavée en marbre blanc, au milieu de laquelle est un jet d'eau enrichi de divers ornements. Le tour de la salle est garni de beaux divans sur lesquels sont assis les Turcs dans toute la mollesse orientale. Ils y passent plusieurs heures du jour à fumer leurs pipes et à prendre leur café. Au premier étage est une espèce de salon qui est la pièce la plus riche de la maison. Ce salon est extrêmement grand, en forme de carré long. Son plafond est fort riche. Il est décoré de toutes sortes de petits agréments en sculpture dorés avec le plus grand soin ; il forme un dôme dont le contour, ouvert, répand la fraîcheur et le plus grand jour dans la pièce ; le ciel en est soutenu par de petites colonnes de marbre ou de bois doré. Le milieu du salon, c'est-à-dire toute la partie qui se trouve sous le dôme, qui est susceptible de recevoir de l'humidité, est pavé en marbre ; les deux côtés plus élevés d'environ six pouces sont couverts de beaux tapis pendant l'hiver. Dans l'été on les lève pour y substituer des nattes. C'est une espèce de tissu en jonc peint de différentes couleurs et travaillé avec tant d'adresse qu'ils représentent dans la plus grande perfection toutes sortes de dessins. Tout le tour du salon est orné de divans ainsi que les *beddheungys*. Ces divans sont couverts des plus riches étoffes en dorure de Lyon si c'est la saison du tapis ; si, au contraire, c'est celle de la natte, ce sont les plus fines mousselines brodées des Indes. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'avec le soin extrême que l'on apporte à décorer ces appartements, on ne se soit point occupé des murs : ils restent absolument nus, revêtus seulement d'une couche de plâtre bien blanc, ce qui fatigue singulièrement la vue et forme un contraste auquel les Français ont eu beaucoup de peine à s'habituer dans les commencements, d'autant plus que sur ces murs sont attachées des glaces de Venise fort belles et de toutes grandeurs.

Les mosquées sont des temples où tous les Turcs se

rassemblent pour offrir leurs prières à Mahomet leur Prophète. Ce sont de grands corps de bâtiments fort simples, dénués de tout ornement et qui n'ont d'autres ouvertures à l'extérieur que la porte d'entrée, au haut de laquelle sont suspendues plusieurs grosses lampes de verre. L'intérieur est rempli d'une infinité de colonnes en marbre ou en pierre, suivant la richesse de la mosquée, de même que son pavé. Ces colonnes, distantes l'une de l'autre d'environ dix à douze pieds, sont alignées sur plusieurs rangs et supportent des traverses de bois peint en rouge, dont les extrémités reposent sur chacune de ces colonnes. A ces traverses sont suspendues une quantité de lampes semblables à celles qui sont à l'entrée. Le milieu de la mosquée est tout à découvert : il ne règne de couverture que dans l'intervalle du dernier rang de colonnes au mur tout le tour de l'édifice. Dans le fond est placée une chaire, fort élevée avec son escalier, le tout en bois fort simple et sans aucune décoration. C'est dans cette chaire où le Cheick, — ou ministre de la religion mahométane, — annonce au peuple la parole de Dieu, lit des chapitres de l'Alcoran et lui en donne l'explication. Sur un des côtés de la mosquée s'élève un minaret, — ce que nous appelons en France clocher. C'est une espèce de tour de forme ronde et d'une construction extrêmement hardie : il en est qui surpassent la hauteur de huit étages. C'est au sommet de ces minarets que monte un Turc cinq fois par jour pour annoncer aux mahométans l'heure de la prière ; il crie autant que sa voix et ses forces peuvent le lui permettre. C'est ce qui sert d'horloge aux Turcs. Les mosquées sont très multipliées dans le Kaire.

Les bains y sont fort en usage et l'on y trouve beaucoup d'établissements publics dans ce genre. Les transpirations continuelles dans lesquelles entretiennent les grandes chaleurs, jointes à la poussière fine et légère qui s'attache à la peau, les rendent très nécessaires et très salutaires. La manière dont on les prend est si différente

de celle de France que l'on ne me saura pas mauvais gré d'en donner ici une idée (1).

L'on entre d'abord dans une grande pièce au milieu de laquelle est un grand bassin d'où sort un jet d'eau. Tout le tour, couvert de tapis, en est plus élevé d'environ trois à quatre pieds. C'est dans cet endroit où l'on se déshabille. Un baigneur vient vous envelopper le corps de plusieurs linges et vous met une espèce de turban à la tête : dans cet équipage, et avec des morceaux de bois aux pieds en forme de pantouffles, il vous conduit dans une étuve ; c'est une pièce plus petite, pavée en marbre, et dans laquelle est une vapeur si épaisse et si chaude que vous vous en sentez suffoqué en entrant. La première fois que je m'y suis présenté, je me vis forcé d'en sortir ; les forces me manquèrent, et je me serais trouvé mal. Je revins ensuite et peu à peu je m'y accoutumai. Je laissai mes pantouffles à la porte ; on me sortit le linge que j'avais sur les épaules et l'on me fit asseoir sur les marches d'un jet d'eau chaude qui était au milieu de l'étuve ; on me laissa là, seul, environ dix minutes. Ensuite on vint à moi. J'étais alors dans une moiteur générale, l'eau me coulait de toutes parts. Le baigneur me fit coucher tout étendu sur le marbre et, dans cette position, me fit craquer tous les membres les uns après les autres en me les étirant de toutes ses forces ; après avoir répété ce manège plusieurs fois, il me frotta ferme toutes les parties du corps avec un morceau de drap en forme de poche, dans laquelle il avait la main et m'en fit sortir une quantité de matière étrangère qu'y avait formé la transpiration. C'est ce que l'on appelle masser. Après cela, il me conduisit dans une baignoire fort étroite et dont l'eau était extrêmement chaude, et m'y laissa à ma volonté. J'en sortis environ demi-heure après ; il m'ap-

(1) Cf. MIOT, p. 276 ; GALLAND, *Tableau*, II, p. 28 ; *Description de l'Égypte*, XVIII, 2^e partie, p. 340-341 ; GALLI, p. 156-157.

porta des linges blancs dont il me couvrit tout le corps et me conduisit ensuite dans la première pièce où je m'étais déshabillé ; j'y trouvai un lit qui m'avait été préparé et dans lequel je m'étendis. Aussitôt trois Turcs vinrent s'emparer de moi, me changèrent tous les linges dont j'étais couvert par de plus secs et s'accroupirent autour de mon lit ; l'un me prit les mains, les étendit bien dans les siennes et m'en fit craquer tous les doigts ; l'autre me pressait le ventre, les cuisses et les jambes ; le troisième s'était emparé de mes pieds et, avec une pierre ponce, il m'en enlevait la moitié. J'étais étendu au milieu d'eux comme une victime qu'ils auraient immolée ; cependant ils ne me faisaient aucun mal, ils me maniaient au contraire avec la plus grande délicatesse. Enfin, après un quart d'heure d'un semblable manège, ils m'apportèrent une tasse de café et me laissèrent reposer. Je restai ainsi tranquille pendant quelques minutes, en suite de quoi je m'habillai. Je donnai 60 parats au maître et des étrennes à tous les garçons entre les mains desquels j'avais passé ; ce qui fit environ 80 parats, — 3 livres de France ; le parat est la même monnaie que le médin, — et je sortis bien content d'en être quitte. Cependant je trouvais que cela m'avait fait beaucoup de bien, ce qui m'engagea à y retourner très souvent. Telle est la manière de prendre les bains en Égypte.

La plus grande partie des étoffes et surtout les draps se vendent dans un très grand hoquel en forme de halle ; toutes les boutiques y sont rangées en ligne et les marchandises étalées comme en France.

Chaque nature de marchandises se vend dans un hoquel séparé où se trouvent toujours des peseurs publics entre les mains desquels passent toutes les marchandises. On a la plus grande confiance dans ces peseurs : lorsqu'ils ont reconnu un poids, on s'en rapporte parfaitement à eux, quand bien même on n'y était point présent. Il n'est pas d'exemple qu'ils aient trompé : ils tiennent registre de tout ce qu'ils font.

Les caravanes (1) d'Abissinie, d'Orfor et de Sennaar qui y arrivent tous les ans par terre y apportent une grande quantité de marchandises très précieuses, telles que les gommés arabiques, les encens, les dents d'éléphant, la poudre d'or, et beaucoup d'autres dont on fait un très grand commerce. Elles amènent aussi beaucoup de nègres et négresses qui sont très recherchés au Kaire et qui leur rendent beaucoup d'argent. Il n'est presque pas de Français un peu à son aise qui n'en ait acheté un ou une, et quelquefois l'un ou l'autre. Environ un an après mon arrivée, j'en achetai un qui me coûta trois cents et quelques livres, et qui se trouva être un excellent sujet, mais je ne le gardai que sept à huit mois et il mourut de la peste à Rozette pendant le séjour que j'y fis et faillit m'entraîner avec lui, car je fus bien malade pendant ma quarantaine, et j'ai regardé comme un miracle d'en avoir échappé.

Les habitants du Kaire sont beaucoup plus industriels que ne le sont ceux des autres villes de l'Égypte. Ils y exercent toutes sortes de professions mécaniques ; et l'on peut se procurer dans cette ville tout ce qui peut être utile à la vie. L'on y fabrique quelques étoffes de soie, des toiles de plusieurs qualités et des couvertures en laine. Il s'y fait aussi de fort beaux maroquins. La sellerie à l'usage du pays s'y fait assez bien, c'est même la partie

(1) Ces caravanes d'Abyssinie, du Darfour et du Sennar, étaient d'une extrême importance : aussi voit-on le commandement français s'occuper d'en assurer la régularité (*Histoire scientifique*, III, p. 246, 503-505 ; *Description de l'Égypte*, XII, p. 119 ; XVI, p. 426 ; XVII, p. 262, 278-299 ; XXI, p. 221-222 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 516 ; V, p. 604 ; ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. 355, 359 ; CHARLES-ROUX, *L'Angleterre et l'expédition française*, I, p. 22 ; GUÉMARD, *Histoire et bibliographie*, p. 74-75 ; AURIANT, *Ahmed Aga, Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1926, p. 184, 205, 207, 214-216 ; RIGALT, *Kléber et Menou*, p. 179 ; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. LXXXVI ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 390).

où ils semblent le mieux réussir ; les besoins continuels qu'avaient les Mamelouks de toutes sortes d'objets dans ce genre ont fait qu'ils s'y sont plus adonnés. L'on y trouve pareillement des orfèvres, mais qui sont très maladroits ; tous les ouvrages qui sortent de leurs mains sont grossièrement travaillés ; ils ne savent rien finir, à part la monture des sabres qu'ils entendent assez bien et que l'on aurait peine à mieux rendre en France. Il s'y fait encore beaucoup d'ouvrages en broderie de toutes sortes de manières, mais principalement en dorure. Ce sont les hommes qui travaillent en ce genre, et c'est la partie des selliers. La fréquentation que les ouvriers du Kaire ont eue avec les Français les a beaucoup perfectionnés dans tout ce qu'ils faisaient et l'on peut dire en général que le séjour que ces derniers ont fait dans ce pays l'a changé du tout au tout. Tous les arts y ont pris une nouvelle consistance et s'ils n'ont point encore atteint dans les mains des Turcs du Kaire ce degré de perfection où ils sont chez les Français, au moins la plupart sont-ils sortis de la plus grossière ignorance dans laquelle ils étaient plongés avant leur arrivée. A peine trouvait-on des chemins tracés pour aller du Kaire à Boulac ; et lorsque dans le débordement du Nil les eaux étaient plus fortes que de coutume, il n'était plus possible d'y aller, ce qui durait plus d'un mois et gênait beaucoup le commerce. Les Français y ont fait une chaussée superbe dont l'élévation la met à l'abri des eaux quelque fortes qu'elles soient, et les fossés larges et profonds la défendent de l'approche des Arabes qui attaquaient souvent sur cette route. Ils en ont fait une semblable sur la Place Elbekie qui en fait tout le tour, lui donne beaucoup plus d'agrément, et la rend plus régulière. L'on s'occupait de rendre cette place fort belle, lorsque les Anglais sont venus déranger nos projets et nous tracer une autre route.

Les fortifications du Kaire sont très peu de chose, celles que nous y avons faites sont plutôt pour tenir la

ville en respect et la défendre des incursions des Arabes que contre une armée de troupes réglées. Elles consistent dans une douzaine de petits fortins que nous avons placés sur des monceaux de terre rapportée des décombres de la ville, et dans une citadelle qui est assez forte par elle-même, étant située sur un rocher, mais qui est dominée par le mont Maucatan, qui n'en est éloigné que d'une demi-portée de canon. Il est vrai que c'est pareillement un rocher très escarpé sur lequel il serait très difficile de s'établir, mais de quoi ne viendrait pas à bout une armée européenne? Certes, le passage de l'artillerie sur le mont Saint-Bernard était plus difficile. Cette citadelle, avant notre arrivée, était toute en ruines, et n'aurait pu résister vingt-quatre heures à une attaque un peu vive; nous y avons fait de très grandes réparations et l'avons mise dans un état respectable.

On y remarque dans sa partie la plus élevée le puits de Joseph, dont l'eau est un peu saumâtre, mais qui, dans un besoin, pourrait se boire. Ce puits est fort large et d'une profondeur extraordinaire. L'on y descend par un escalier tournant dont la pente est si douce que l'on y conduit des bœufs jusqu'au milieu pour tourner une roue que l'on y a établie pour monter l'eau dans un réservoir, d'où elle est ensuite tirée par une autre roue qui est sur la surface du puits. Ce qui en fait la beauté, c'est qu'il a été taillé dans le roc dans toute sa profondeur. Il y en a qui attribuent l'origine de ce puits à Joseph, intendant des grains de l'Égypte sous Pharaon; d'autres, et c'est la majeure partie et les plus sensés, l'attribuent à un Joseph, gouverneur de l'Égypte, qui le fit creuser longtemps après.

LES ENVIRONS DU KAIRE.

LE VIEUX-KAIRE. GIZEY ET L'ÎLE DE RAODA.

Les environs du Kaire sont tristes; et, à part la langue de terre qui sépare le Nil de cette ville, tout le reste n'est

que désert affreux. Il existe cependant quelques jardins à la sortie de la ville, mais qui sont très peu de chose et sont bien éloignés d'approcher de la beauté de ceux de Rozette. A un quart de lieue de la ville on trouve le Vieux-Kaire, situé sur le bord du Nil en remontant ce fleuve, à la distance d'environ demi-lieue de Boulac et sur la même ligne. C'est une petite ville, dont le nom semble annoncer son antiquité, mais dans laquelle cependant on n'aperçoit rien des anciennes villes d'Égypte, aucun vestige de temples, aucunes ruines précieuses qui puissent la faire distinguer des villes modernes ; elle ne paraît pas même avoir été fort grande ; la seule chose que les chrétiens du pays y fassent remarquer, est une petite chapelle souterraine qui fut habitée autrefois par la sainte Vierge, saint Joseph et l'enfant Jésus. Ils prétendent que c'est dans ce lieu que cette famille se retira pour se soustraire aux persécutions et qu'elle y passa plusieurs années. Je n'ai point eu la curiosité de voir cette chapelle, mais au rapport de plusieurs de mes amis qui l'ont vue, elle n'offre que l'image d'une cave, éclairée seulement par un faible jour que lui procure un soupirail qui semble s'être formé de lui-même par le temps.

Le Vieux-Kaire n'est pas aussi grand que Boulac, mais sa situation sur le Nil lui procure une grande partie du commerce de la Haute-Égypte. C'est là où arrive l'immense quantité de dattes qui se consomment au Kaire, tant pour la nourriture d'une partie des habitants de cette grande ville que pour l'entretien des fabriques d'eau-de-vie et de vinaigre qui y sont très abondantes et pour lesquelles on n'emploie pas d'autre matière.

Vis-à-vis le Vieux-Kaire, sur la rive opposée du Nil, on aperçoit Gizey, qui est une petite ville toute rassemblée, mais où il ne se fait aucun commerce. La demeure habituelle qu'y faisait, avant notre arrivée, Morad Bay, le plus puissant de l'Égypte, l'avait rendue un peu vivante. Nous avons entouré cette ville de légères fortifications

pour la défendre contre les Arabes qui y venaient souvent faire beaucoup de dégâts, et y avons établi le parc d'artillerie de l'armée, ainsi que tous les ateliers qui concernent cette partie. Le général Kléber, après le départ de Bonaparte, fit construire un pont de bateaux sur le fleuve vis-à-vis cette ville (1). Il a, par ce moyen, établi les communications sûres et promptes entre le Kaire, Vieux-Kaire, Boulac et Gizey, qui sont toutes les quatre dans l'arrondissement de trois quarts de lieue, et dans lesquelles étaient dispersées toutes les troupes de garnison du Kaire. C'est peut-être l'établissement le plus utile qu'aient fait les Français dans ce pays pendant le temps qu'ils y ont demeuré.

L'île de Rahoda, où vient aboutir ce pont, est formée par le Nil entre Gizey et le Vieux-Kaire; elle peut avoir environ demi-lieue dans sa longueur et pas plus de demi-quart dans sa plus grande largeur, mais elle est du plus grand rapport. Il s'y trouve dans sa partie supérieure quelques jardins assez beaux qui dépendent d'un groupe de maisons faisant face au Vieux-Kaire. A l'extrémité de ce groupe, qui fait celle de l'île, est situé le Mikias, ou Nilomètre des Égyptiens. C'est tout simplement un puits carré dans lequel on descend par un escalier et au milieu duquel est une colonne de marbre sur laquelle sont marqués des degrés dans toute sa longueur. C'est à ces degrés que l'on connaît chaque jour les progrès de la crue du Nil. Dès les premiers jours que ce fleuve commence à grossir, un Turc du Kaire, qui est payé pour cela, vient s'établir au Mikias. Il envoie chaque jour à l'Aga des janissaires, qui est le chef de la police, le bulletin du progrès des eaux, c'est-à-dire combien de degrés le Nil a monté pendant la nuit. L'Aga des janissaires en

(1) Cf. *Histoire scientifique*, IV, p. 205; GALLAND, *Tableau*, I, p. 272; DJABARTI, VI, p. 21-22, 110. Voir l'ordre de Kléber : ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. 94-95.

fait part à tous les principaux de la ville et ensuite des crieurs publics l'annoncent dans toutes les rues.

Il existait autrefois au-dessus du Mikias un kiosque qui, à en juger par les restes, paraît avoir été fort beau mais il est tout à fait détruit. Il n'en reste plus qu'une partie de la plate-forme, où l'on monte par un mauvais escalier d'où l'on court grand risque de se jeter dans le Nil. J'ai lu, dans une histoire de l'empire ottoman, qu'un grand vizir à son retour du pèlerinage de la Mecque, voulut passer par le Kaire et s'y arrêter quelque temps et que dans les promenades qu'il fit aux environs de cette ville, il trouva cet endroit si joli qu'il y fit bâtir ce kiosque dans lequel il resta deux années entières. Je ne cite ni le nom du vizir, ni le règne sous lequel cela est arrivé, parce que la mémoire m'en a passé. Les appartements attendant au Mikias étaient presque en ruines et servaient d'écurie et de hangars. Le général Menou les a fait réparer à la française. Tout le reste de l'île est cultivé ; j'y ai vu une plantation de cannes à sucre, mais qui n'étaient pas fort belles. Cette plante se plaît beaucoup mieux dans la Haute-Égypte, où le climat est plus chaud. Dans la partie inférieure de l'île, on trouve un autre pont sur lequel on passe pour aller au Kaire.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE SOUS LES BAYS. PUISSANCE,
MŒURS ET COUTUMES DE CES USURPATEURS. LEURS MAME-
LOUCS ET LES DIGNITÉS AUXQUELLES ILS PARVENAIENT AVANT
D'ÊTRE BAYS. LEURS FORCES MILITAIRES.

Avant l'arrivée des Français, en Égypte, le Grand Seigneur tenait au Kaire un Pacha à trois queues pour gouverner ce pays et y faire reconnaître son autorité ; c'était toujours un grand vizir qui était revêtu de cette dignité et obtenait ce gouvernement à sa sortie du vizirat.

Mais c'était un homme nul ou plutôt un fantôme de représentation, qui n'avait ni force, ni moyen de se faire respecter. Toutes ses troupes consistaient dans quelques janissaires qui composaient sa maison. Toute l'autorité était entre les mains des Bays, qui régnaient dans la ville avec un pouvoir absolu et faisaient du Pacha tout ce qu'ils voulaient, jusqu'à le renvoyer à la Porte lorsqu'il ne leur plaisait pas. Cependant comme c'était une autorité usurpée qu'ils exerçaient, ils avaient besoin de lui pour lui faire ratifier tout ce qu'ils faisaient ; mais il ne s'y refusait jamais, parce qu'il aurait été assuré d'encourir leur disgrâce et de se voir chassé de son gouvernement, auquel il tenait beaucoup. Lorsque cela arrivait, le Grand Seigneur, trop faible et trop indifférent sur ses propres intérêts, au lieu d'envoyer contre ces usurpateurs une armée de bonnes troupes pour les chasser de ses États, ou au moins les forcer à reconnaître celui qu'ils avaient expulsé, se contentait d'en renvoyer un autre à sa place. Dans les commencements, il avait bien tenté de les soumettre, mais il avait toujours échoué et depuis, il s'était vu contraint de les reconnaître dans le gouvernement de l'Égypte, en les assujettissant néanmoins à l'autorité du Pacha, mais, comme je viens de le dire, ce n'était que pour la forme.

Ces Bays étaient au nombre de vingt-quatre, tous établis dans la ville du Kaire. Ils avaient coutume de choisir les deux plus puissants d'entre eux qu'ils nommaient aux premières dignités, et aux volontés desquels ils se soumettaient. Lorsque nous sommes arrivés dans ce pays, c'étaient Morat et Ibrahim Bays qui en étaient en possession. Ces deux hommes partageaient tout le pouvoir entre eux deux et jouissaient d'une autorité aussi étendue que les premiers souverains de l'Europe. Tous les autres Bays se divisaient et choisissaient pour leur patron celui des deux pour lequel ils se sentaient le plus d'affection et dont ils avaient été les créatures, comme je vais le raconter.

Chaque Bay avait un certain nombre de Mamelouks qui formaient leurs cortèges, composaient leur maison et dont ils se servaient pour faire la guerre. Ces Mamelouks étaient des esclaves blancs et presque tous chrétiens, qu'ils achetaient fort jeunes ; ils les faisaient élever avec le plus grand soin dans le métier des armes et dans la manière de monter et de dompter un cheval. Lorsqu'ils avaient atteint l'âge de seize à vingt ans et pour peu qu'ils montrassent de capacité et de disposition au gouvernement des affaires, soit dans le militaire, soit dans le civil, ils parvenaient avec la plus grande facilité par les différents grades de Kasnadar (1), Kiaya (2), Kachef (3) et jusqu'à celui de Bay. Étant ainsi parvenus à la première dignité par la protection de leur patron, ils leur restaient toujours inviolablement attachés et, quoique devenus leurs égaux, ils ne le faisaient paraître que pour témoigner plus de soumission à toutes leurs volontés et les regarder comme leurs pères : c'est ainsi qu'ils les appelaient.

Aucun Bay ne pouvait parvenir à cette dignité s'il n'avait été mamelouk acheté. Lorsqu'il en mourait un, le patron de celui qui devait le remplacer le présentait au Pacha, qui, au nom du Grand Seigneur, le revêtait de cette dignité. Et comme les biens de celui qui était mort, qui consistaient dans un certain nombre de villages, étaient dévolus au Grand Seigneur, le patron les rachetait du Pacha et les donnait à son client ; mais, ce qui valait

(1) *Kasnadar* signifie dans notre langue *trésorier* (*note de l'auteur*).

(2) *Kiaya* veut dire un homme qui a toute la confiance de son maître, qui gouverne ses biens, sa maison ; c'est une espèce d'*intendant* (*note de l'auteur*).

(3) *Kachef*, en langue arabe, veut dire *demi-Bay*. C'est celui qui commande tous les Mamelouks. Il est le plus puissant après le Bay et a le même droit que lui d'acheter des Mamelouks (*note de l'auteur*).

300.000 pataques (1), il le payait 10.000. Ils en agissaient ainsi pour se conformer aux apparences et plutôt pour faire un présent au Pacha, car le Grand Seigneur n'en touchait jamais rien.

Les enfants des Bays n'étaient que de riches particuliers au Kaire, qui ne pouvaient prendre aucune part au gouvernement.

Toutes les forces réunies des Bays avant notre arrivée, ne pouvaient s'élever à plus de 8.000 Mamelouks, mais tous bien montés et bien équipés. Ils ne combattent jamais à pied, mais ils ont acquis tant d'exercice d'équitation pendant leur jeunesse qu'il n'est pas d'hommes dans le monde plus fermes et plus adroits à combattre à cheval que les Mamelouks. Ils sont armés d'un très bon sabre, de quatre pistolets, d'une carabine, et quelques-uns d'une hache d'armes; mais le sabre qu'ils manient avec la plus grande adresse est leur arme favorite. Ils ne se servent des armes à feu qu'à la dernière extrémité. Comme ils ne combattent qu'à cheval, ils ne connaissent que très peu l'usage du canon; et nous avons peut-être été les seuls contre lesquels ils s'en soient servis et seulement dans les premières affaires qu'ils eurent avec nous. S'ils n'étaient pas nombreux, ils étaient courageux, c'est ce qu'ils nous ont prouvé plus d'une fois; cependant ils ont été souvent vaincus, mais jamais abattus.

(1) 964.285 liv. 14 s. 3 d., de notre monnaie. La pataque est une monnaie de métal qui vaut 90 médins. Après son entrée à Alexandrie, Bonaparte tint une assemblée de négociants dans laquelle il fit arrêter la valeur de toutes les monnaies qui avaient cours en Égypte. Le change du médin y fut fixé à 28 pour un franc, ce qui servit de base pour toutes les autres (*note de l'auteur*).

Sur la pataque, monnaie de compte et non réelle, voir : *Description de l'Égypte*, XII, p. 85, 87, 300; XVI, p. 311; XVII, p. 33, 276; ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. 24; RIGAULT, *Menou*, p. 255; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. 74.

MORAT BAY.

Ibrahim Bay, plus administrateur que militaire, à la nouvelle de notre marche sur le Kaire, s'était enfui dans la Syrie avec ses femmes et ses trésors, escorté seulement de quelques-uns de ses Mamelouks ; mais Morat Bay, qui peut passer pour un des grands capitaines de son siècle, s'était mis à la tête de l'armée ; et pendant deux années entières et avec une poignée d'hommes, — car il avait perdu plus de la moitié de son monde dans les premières batailles qu'il nous avait livrées, — il n'a cessé de nous harceler ; et, quoiqu'il manquât de tout, jamais le courage ne l'a abandonné, et jamais il n'a désespéré de sa fortune. Enfin le général Kléber, lassé d'avoir tous les jours de nouveaux combats à livrer, qui n'aboutissaient qu'à affaiblir son armée, soit par les pertes qu'il y faisait, soit par les maladies qu'occasionnaient les marches forcées dans le désert, lui accorda la paix avec une partie de la Haute-Égypte, dont il le reconnut prince, aux conditions d'une rétribution annuelle qu'il se retint. Il préféra par là s'en faire un ami et il y réussit car Morat Bay ayant eu une entrevue avec le général Kléber en conçut une si haute idée qu'il n'eut pas de plus grand ami par la suite ; et l'on rapporte que lorsque ce brave général fut assassiné, il en fut si vivement affecté qu'il en versa des larmes de douleur. Mais il ne lui a survécu que de sept à huit mois ; la peste a terminé ses jours cette année dans la Haute-Égypte ; et, après avoir échappé à cent combats divers, ce grand homme s'est vu la proie de cette cruelle maladie. Il est mort autant regretté des Français que de ses propres Mamelouks : sa grandeur d'âme dans l'adversité pendant la guerre et sa fidélité à observer son traité pendant la paix, l'avaient rendu cher aux uns et aux autres.

Pour ne point revenir sur le chapitre des Mamelouks j'ai cru ne pas devoir craindre d'anticiper sur les événements et rapporter de suite tout ce que j'avais à en dire.

DISGRÂCE DE MON AMI.

Il s'était déjà écoulé plusieurs mois depuis mon rétablissement dans la maison de l'agent en chef, pendant lesquels j'étais parvenu à mettre mon service au courant. L'habillement de l'armée était terminé, il ne restait plus qu'une partie de la coiffure et de la chaussure à fournir à quelques demi-brigades, mais les fonds avaient tari, les caisses étaient vides et les services s'en ressentaient. L'agent en chef de l'habillement jusqu'alors avait eu l'adresse de se tenir au courant pendant que les agents des autres services avaient déjà fait des avances considérables. L'ordonnateur en chef, Sucy, auprès duquel il était tout-puissant, venait de partir pour France (1). Avant son départ, il l'avait présenté à son successeur, et le lui avait recommandé d'une manière très particulière ; mais de quoi lui servait cette nouvelle protection dans le moment présent, puisque les trésors étaient épuisés ? Cependant Bonaparte, qui avait en vue son expédition en Syrie, pressait vivement le complément des fournitures dont j'ai parlé ci-dessus. Ces objets ne pouvaient s'obtenir qu'avec de l'argent comptant ; des cordonniers n'étaient pas dans le cas d'en faire les avances ; il fallait au contraire les payer à chaque paire de souliers et à chaque casquette qu'ils confectionnaient. En vain, l'agent en chef en faisait les observations et demandait les fonds nécessaires ; il n'en obtenait que des ordres

(1) Voir *Histoire scientifique*, IV, p. 106-108 ; MIOT, p. 105 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 387-388, 401 ; RIGULT, *Menou*, p. 113 ; GUÉMARD, *Bibliographie*, p. 34, 85, 87.

plus précis et plus impératifs de compléter promptement les corps à qui manquaient ces fournitures. C'était une somme d'environ cent mille livres qu'il fallait trouver et il connaissait trop le danger qu'il y avait à faire des avances au gouvernement pour s'y exposer : aussi ne put-il s'y résoudre. Il recommença au contraire avec plus d'insistance ses demandes de fonds et laissa en souffrance les fournitures.

Bonaparte, que ce retard offensait, et qui savait d'ailleurs que l'agent en chef de l'habillement avait été le plus favorisé de tous et qu'il ne lui était rien dû, lui retira sur-le-champ ses bonnes grâces et nomma par un ordre du jour une commission des chefs de corps pour vérifier ses comptes dans les 24 heures. Lorsque cet ordre du jour lui parvint, ce fut un coup de foudre pour lui ; il ne s'attendait à rien moins, d'autant plus que la veille, il avait vu Bonaparte qui ne lui en avait rien témoigné et lui avait fait le même accueil qu'à l'ordinaire. Cependant ce n'était pas le cas de perdre son temps à délibérer, il ne lui restait que très peu pour se préparer ; en conséquence, nous nous mîmes tous à travailler ; l'agent en chef pour les deniers et moi pour les matières. Je n'étais point compris dans l'ordre du jour, mais il pouvait se faire que la commission qui avait ordre de vérifier ses comptes ne voulût examiner les uns et les autres. Alors il aurait été obligé de me les demander, et il fallait que je fusse prêt. Mais dans le peu de temps qu'il y avait, cela était impossible ; un mois ne m'aurait pas suffi, à plus forte raison 24 heures. J'avais beaucoup de choses à régler avec les corps qui ne pouvaient se faire si promptement. Je ne m'occupai donc que de l'essentiel et de ce qui était faisable. L'agent en chef, heureusement, était en règle. Depuis l'arrivée du directeur de comptabilité, il n'avait cessé de travailler à ses comptes et il ne lui restait que les deux derniers mois dont il lui manquait encore quelques pièces, qu'il ne put se procurer dans un si court espace de temps, mais sur lesquelles

il lui fut facile de donner tous les éclaircissements qu'on pouvait désirer. Le jour arrivé, il se présenta à la commission, lui soumit tous ses comptes depuis le commencement de sa gestion, lui représenta l'impossibilité où il avait été, en si peu de temps, de mettre en règle les deux derniers mois, qu'il n'avait pu que leur en donner un aperçu de toutes les dépenses, sans y joindre les pièces à l'appui ; que, si on pouvait lui accorder quelques jours de délai, il se les procurerait. Il fit la même observation pour les matières qui demandaient encore beaucoup plus de temps. La commission le reçut parfaitement bien, entra dans toutes ses raisons et parut même étonnée de le trouver si bien en règle. Elle le dispensa des comptes en matières et, après lui avoir recommandé de ne point s'écarter de chez lui, parce qu'elle pourrait être dans le cas de le faire appeler pendant le cours de ses opérations, il se retira.

La commission resta occupée de cet examen pendant environ sept à huit jours, pendant lesquels elle fit appeler souvent l'agent en chef dans ses séances, se fit donner des échantillons de tous les objets qu'il avait fournis et reçut de lui tous les renseignements dont elle avait besoin. Ensuite après avoir consulté les prix courants du jour, elle les fit servir de base pour établir ceux de toutes les fournitures qu'il avait faites, sans avoir égard ni aux marchés qu'en avait passés l'ordonnateur en chef ni aux marchandises et diamants qui lui avaient été donnés en paiement et sur lesquels il avait fait de grosses pertes ni aux billets de la monnaie qui avaient presque éprouvé le sort des assignats et qui avaient perdu jusqu'à 25 % et dont il avait reçu une assez grosse somme, sans considérer non plus qu'il y avait quantité d'objets qui, à notre arrivée, étaient beaucoup plus chers (1) qu'ils

(1) Lorsque nous sommes arrivés au Kaire, toutes les peaux étaient tannées en maroquin rouge ou jaune. Il fallut les faire

ne l'étaient alors six mois après, et que, quand on ne connaît ni les usages ni la langue d'un pays, on est exposé très souvent à être trompé par les gens que l'on emploie et à payer tout infiniment plus cher. Enfin le résultat de ses opérations porta une diminution sur l'ensemble de 139.000 livres. Il en fut rédigé un procès-verbal dont on lui donna copie.

Bonaparte ayant été instruit de ce résultat fit appeler l'agent en chef, et après plusieurs questions qu'il lui fit sur ce sujet, il lui dit qu'en considération de l'activité qu'il avait apportée dans son service, il voulait bien ne pas pousser la chose plus loin et qu'au lieu de 139.000 livres que portait le procès-verbal, il se contentait de 100.000, dont il lui ordonnait de faire des fournitures. Il ne craignit pas même de lui avouer qu'il n'avait jamais eu d'agent d'habillement en Italie qui l'eût aussi bien et aussi promptement servi que lui, qu'il savait bien qu'un agent devait gagner, mais qu'il était des circonstances où il devait savoir se modérer et même se prêter quelquefois. Il ajouta qu'il n'avait qu'à continuer de travailler avec le même zèle qu'il avait fait jusqu'alors, qu'il oublierait tout et lui procurerait par la suite les moyens de le dédommager de ce qu'il lui faisait perdre dans ce moment et, après lui avoir ainsi parlé, il le renvoya.

Cette disgrâce qu'éprouva l'agent en chef lui vint de la grande faveur dont il avait joui auprès de l'ordonnateur en chef Sucy, qui, depuis son départ, était très mal dans l'esprit de Bonaparte. Il avait découvert que

teindre en noir pour en faire des souliers et des casquettes, n'y en ayant pas d'autres. Ces teintures étaient fort chères, les rouges surtout dans lesquelles il entrait de la cochenille.

Lorsque la commission prit des renseignements sur les prix courants, la paire de souliers avait diminué, ainsi que la casquette, puisqu'on avait évité cette double teinture, et l'on n'avait pas apporté autant de soins à la tannerie.

Ces deux objets se trouvaient être la majeure partie des fournitures de l'agent en chef (*note de l'auteur*).

cet ordonnateur, qu'il croyait l'homme le plus désintéressé de tous, avait emporté de grandes richesses de l'Égypte. Des ennemis secrets qu'il avait dans cette armée ne laissaient pas que d'enfler de beaucoup ces richesses pour achever de le perdre dans l'esprit de ce général et ils y réussirent parfaitement, car il conçut une haine si forte qu'il la fit rejaillir sur tous ceux qui en avaient éprouvé les faveurs pendant son administration. Ce fut en grande partie la cause du malheur de mon ami, auquel se joignit encore sa trop grande avidité à demander des fonds, sans vouloir se mettre en avance de la moindre chose. L'injustice était manifeste : casser des marchés passés par le seul homme qui en avait le droit, fermer les yeux sur les pertes qu'avaient éprouvées les marchandises, les diamants et les billets reçus, pertes qui étaient d'autant plus évidentes qu'elles étaient connues de tout le monde, enfin rapporter aux prix du jour ceux de toutes les fournitures qui avaient été achetées six mois auparavant, tout cela était criant, mais se passait en Égypte, le seul pays peut-être où un jugement si extraordinaire pouvait avoir son exécution. L'agent en chef cependant s'est empressé de la lui donner en versant dans mon magasin des fournitures pour la somme à laquelle il avait été condamné, ce qui me mit à même de compléter les corps auxquels il revenait encore quelques étoffes et de faire un envoi assez considérable de souliers à la suite de l'armée qui partit bientôt pour la Syrie.

(à suivre.)



THAT NO FINER
WHISKY GOES
INTO ANY BOTTLE

IS AN UNDISPUTED
FACT —

SO DON'T BE VAGUE
ASK FOR

Haig

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte).

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFIGAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui
concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek —
Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui con-
cerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.